POINTS

Luis Sepúlveda

L'ombre de ce que nous avons été

«Un livre plein de drôlerie, de tendresse et de fraternité.»
L'Humanité

Luis Sepúlveda

L'ombre de ce que nous avons été

2009

Traduit de l'espagnol (Chili)
par Bertille Hausberg

Éditions Métailié

À mes camarades, ces hommes et ces femmes
qui sont tombés, se sont relevés,
ont soigné leurs blessures, conservé leurs rires,
sauvé la joie et continué à marcher.

C'est peut-être sans importance, mais il y a

beaucoup de vrai dans ce qui suit.

William Goldman

Scénario du film *Butch Cassidy et le Kid*

Je dirais aussi des choses ô combien remarquables

sur des gens qui à aucun roi n'obéissent

mais dont les mémorables et téméraires entreprises

méritent avec raison d'être célébrées.

Alonso de Ercilla y Zúñiga,

La Araucana, chant I

1

Pour nous les vieux, il ne reste plus que Carlitos Santana, se dit le vétéran et il se souvint d'un autre vétéran qui, tout en lui servant du vin quarante ans plus tôt, avait eu la même idée, à une différence près, celle du nom.

— Pour nous les vieux, il ne reste plus que Carlitos Gardel, à la santé du Morocho[1], avait alors soupiré son grand-père en regardant avec nostalgie le vin couleur de rubis.

Et c'est tout, se rappela le vétéran. Le lendemain, le grand-père s'était fait sauter la cervelle avec un Smith & Wesson, calibre 38 spécial, un flingue qu'il avait gardé pendant des décennies toujours propre, bien graissé, avec les six projectiles dans le barillet et enveloppé dans un morceau de feutre grenat résistant à l'humidité, aux mites et à l'oubli.

C'est ainsi qu'il l'avait reçu de Francisco Ascaso dans un bar de la rue San Diego, un matin pluvieux daté du 16 juillet 1925 sur tous les calendriers du monde. En plus d'Ascaso, deux hommes se trouvaient avec lui, Gregorio Jover et Buenaventura Durruti qui maudissait le vin chilien trop âpre, trop râpeux ou trop rustique à son goût.

— Bienvenue aux Justiciers, avait dit Durruti. Ils avaient trinqué et Jover lui avait recommandé de prendre soin du revolver parce qu'il avait une histoire : en 1923 il avait servi à liquider Juan Soldevila y Romero, cardinal archevêque de Saragosse.

— Je n'y manquerai pas, avait répondu le grand-père qui, à l'époque, avait trente ans, s'appelait Pedro Nolasco Arratia et était un des ouvriers de l'imprimerie *Alborada* spécialisée dans les calendriers, les almanachs vétérinaires et les recueils de poèmes de bardes tristes de trop d'amours imaginaires.

Ils avaient fini le vin, payé et pris un taxi pour se rendre à la succursale Matadero de la Banque du Chili.

Ce fut la première attaque de banque dans l'histoire de Santiago.

D'après les témoins, les quatre hommes étaient entrés à visage découvert, avaient fermé l'unique porte, sorti leurs armes et Durruti, d'une voix rappelant plutôt celle d'un acteur de feuilleton radiophonique, avait dit : "C'est un hold-up mais nous ne sommes pas des voleurs, les capitalistes s'unissent pour exploiter le peuple dans tous les pays du monde, il est donc juste de les attaquer là où ils s'y attendent le moins. L'argent que nous allons emporter rendra possible le bonheur des damnés de la terre. Salut et anarchie !"

Le lendemain, le journal *Última Hora* publia une interview de Luis Alberto Figueroa, le caissier de la banque dévalisée, et l'employé devenu vedette déclara qu'en effet l'attaque avait été commise par quatre hommes, tous armés, mais qu'il n'avait jamais eu peur car ces types lui avaient inspiré davantage confiance que les clients habituels de la banque. Mme Rosa Elvira Cárcamo, vendeuse dans une des boucheries de l'abattoir, indiqua que les quatre hommes étaient passés devant sa boutique environ dix minutes après les faits, au moment précis où elle disposait sur son comptoir un collier de boudins tout chauds. Trois d'entre eux parlaient comme des Espagnols et l'autre comme un Chilien. Le plus grand des Espagnols – Durruti, d'après la photo diffusée par la police argentine – s'était écrié en les voyant : "Ces *morcillas* sont superbes !" et le Chilien lui avait dit : "Ici on les appelle *prietas* et, avec une purée de pommes de terre bien relevée, il n'y a rien de meilleur au monde." Ils en avaient acheté deux kilos et, pour payer, avaient sorti de l'argent d'un sac dans lequel, aux dires de Mme Cárcamo, il y avait plus de billets qu'un brave homme peut en gagner en travaillant honnêtement.

Un autre témoin, le jeune poète Carlos Díaz Loyola, un habitué des abattoirs qui signait ses vers sous le nom de Pablo de Rokha, ajouta : "Ils ont effectué cet achat et ils se sont éloignés dans la foule qui comparait les vertus d'un beau carré de porc préparé à la mode de Chillán, des kilomètres crépusculaires de saucisses, du tressage parfaitement wagnérien des tripes, des tétines présentées avec les hommages d'un lit de persil et des testicules qui, ouverts, exhibaient toute la virilité de la caste des taureaux d'Osorno."

On peut signaler qu'un autre poète, Ricardo Eliécer Neftalí Reyes Basoalto, plus connu sous le nom de Pablo Neruda dans les milieux bohèmes de l'époque, lut cette affirmation et, dans une lettre enflammée adressée au directeur de *Última Hora,* critiqua le barde pour son évident

mépris des tétines : “De même que les seins d’une dame ne méritent pas l’opprobre d’une main gantée, l’amertume du persil ne convient pas aux tétines car rien n’est plus digne et plus sensuel que le calme odorant du céleri.”

Dans ce même journal, Marco Antonio Salaberry, directeur de la police judiciaire à l’époque, déclarait sa stupéfaction face à des délinquants qui, après avoir commis le terrible délit d’atteinte à la propriété, s’éloignaient du lieu de leur forfait à pied, avec le naturel d’un croyant sortant de sa messe quotidienne. Il prévoyait une rapide capture des coupables et manifestait également sa préoccupation devant un délit inédit dans un pays pacifique et respectueux des lois.

“Je suis donc le petit-fils d’un pionnier”, se dit le vétéran et, avant de quitter la maison, il se regarda dans la glace. Il était entièrement vêtu de noir, l’ampleur de sa veste ne trahissait pas la bosse du revolver caché sous son aisselle gauche. Dans ses poches, juste quelques pièces de monnaie et une feuille avec un numéro de téléphone.

— Je suis l’ombre de ce que nous avons été et nous existerons aussi longtemps qu’il y aura de la lumière, murmura-t-il avant de refermer la porte.

2

Cacho Salinas détestait les poulets, les poules, les canards, les dindons, toutes les bêtes à plumes, et pourtant il s'arrêta devant la rôtissoire où tournaient lentement une quarantaine de Broiler alignés comme les soldats cybernétiques de *La Guerre des étoiles*.

— Ils sont comment, les poulets ? demanda-t-il au vendeur qui méditait, perdu dans les pages sportives d'un journal.

— À poil, morts, comment voulez-vous qu'ils soient ? répondit l'intéressé.

Ce n'était pas le goût des poulets qu'il détestait mais leur stupidité et il les accusait de transmettre une maladie dont le premier symptôme était le manque d'imagination. Lolo Garmendia l'avait chargé de l'approvisionnement du groupe et, quand il lui avait demandé par e-mail ce qu'il devait acheter, la réponse avait été assez catégorique : achète des poulets.

— Ils sont frais ? Savoureux ? Voilà ce que je veux savoir.

Le vendeur ferma son journal, jeta un regard sur la rue, leva les yeux au plafond :

— Écoutez, mon vieux, je ne connais pas l'origine de ces poulets et ça ne m'intéresse pas ; ils sont tous pareils, pèsent le même poids, arrivent congelés, durs comme de la pierre, impassibles. Je les décongèle, je leur enfile une broche dans le cul, je la fais ressortir par le jabot, je les badigeonne avec une sauce livrée dans un pot en plastique et, au bout de quarante minutes dans la rôtissoire, ils deviennent un truc comestible. Pigé ? Ne me compliquez pas la vie.

Au même moment il se mit à pleuvoir, d'abord doucement puis l'averse s'abattit avec furie sur les tôles ondulées du toit. J'ai enfin trouvé un Chilien qui a une opinion personnelle, et sincère par-dessus le marché. À sa place, un autre se serait répandu en louanges et en sourires, se dit Cacho Salinas. Une femme entra en secouant son parapluie, demanda un “beau” poulet et, au moment de payer, se plaignit de celui qu'elle avait

acheté quelques jours plus tôt.

— Il n’y avait que des os, assura la femme.

— C’était un poulet diététique, madame. Vous n’avez pas entendu parler de la campagne contre l’obésité ? Vous voulez que votre fils devienne un foutu tas de graisse, mou, abruti, noir et chanteur de rap comme les jeunes du Bronx ? se défendit le vendeur en lui remettant son achat.

Il pleuvait, les véhicules passaient à toute vitesse comme pour échapper à quelque chose d’indéfinissable et Cacho Salinas pensa avec nostalgie à des villes resplendissantes sous la pluie. L’une d’entre elles était Bilbao, pleine d’endroits accueillants où se réfugier, une autre Gijón qui vous invitait à marcher sous l’averse le long du Mur de San Lorenzo, une autre encore Hambourg et ses rues pavées multipliant les lumières. Sous la pluie, Santiago ne pouvait pas être plus triste. Il se rappela qu’il avait lu, pendant son exil à Paris, un roman de Ramón Díaz-Eterovic intitulé *La Ville est triste* et, accoudé à *La Périgourdine*, le bar de Saint-Michel où, sans raison apparente, se retrouvaient toujours les Latino-Américains, il avait pleuré devant la description magistrale de la tristesse santiaguina qu’en faisait l’auteur.

— Je vais prendre six poulets diététiques. Je peux rester ici en attendant la fin du déluge ?

Le vendeur lui indiqua une des trois tables recouvertes de toile cirée et abandonna son comptoir pour apporter une bouteille de vin et deux verres. Il les remplit, les deux hommes se regardèrent brièvement dans les yeux et y découvrirent les mêmes ombres, les mêmes cernes, le même glaucome historique qui leur permettait de voir des réalités parallèles ou de lire l’existence résumée en deux lignes narratives condamnées à ne pas coïncider : celle de la réalité et celle des désirs. Les naufragés d’un même bateau ont un sixième sens qui leur permet de se reconnaître, comme les nains.

— Excuse-moi si j’ai été un peu brusque, mais j’en ai plein les couilles de les entendre se plaindre des poulets ou de demander leur curriculum. Bavardons un peu en prenant un verre. Quand il pleut, il n’y a pas un chat dans la boutique. Santé.

— Tu as été sincère et je t’en remercie. Santé.

Tout en bavardant entre deux gorgées de vin, ils découvrirent qu’une même animosité envers les poulets et un même présent d’oiseaux

déplumés les unissaient.

Le vendeur avait été et était toujours communiste – c'est comme une verrue morale, on ne s'en débarrasse jamais, précisa-t-il. Il était, lui aussi, rentré au pays après dix ans d'exil en Suède. Il soupirait en évoquant Göteborg, ses îles, la mer couleur d'acier et ces femmes qui choisissent librement et joyeusement le mâle qui jouira de leur pieu Ikea. Avec elles, il faut jouer franc jeu, précisa-t-il. Il avait deux fils, délestés du poids de la nostalgie. Ces jeunes gens s'étaient découvert des racines scandinaves certes aériennes, mais qui s'étaient pourtant peu à peu enfoncées dans le sol rocheux, ils avaient choisi les nuits de jazz au bar *Néfertiti* au lieu d'assister aux soirées folkloriques latino-américaines, et vibraient en écoutant la musique du groupe Psycore car les solos de guitare de Kalle Sepúlveda les secouaient davantage que les notes poignantes de Rodríguez le Gitan.

À Göteborg il avait fréquenté des émigrés espagnols venus construire le bien-être du pays dans les années soixante.

— Ces maçons andalous, ces mécaniciens asturiens, ces journaliers d'Estrémadure étaient des braves types, ils t'invitaient chez eux où il y avait toujours une omelette et un jambon digne de ce nom. Tous travaillaient et mettaient de l'argent de côté dans un seul but : retourner en Espagne et ouvrir un bar, cette idée les obsédait et, quand j'étais avec eux, j'en étais arrivé à penser que le Cid était allé à Valence dans l'intention d'ouvrir un bistrot et que si l'histoire de la société était celle de la lutte des classes dans le reste du monde, en Espagne c'était celle des patrons de bar et des clients, une chose négligée par Marx et Engels, ce qui en a fait deux philosophes suspectés d'antialcoolisme.

Ils m'ont contaminé et, à la fin de la dictature, on est rentrés, ma femme et moi, avec la même idée. On a d'abord ouvert un petit restaurant, *La Maison de Scandinavie,* mais ça n'a pas duré longtemps : il est impossible de convaincre les Chiliens que le hareng n'est pas un poisson pour les chats ni que la mer ne se mange pas seulement crue. J'espère que les choses ont mieux marché pour les Espagnols et qu'ils sont propriétaires de bars bourrés de clients assoiffés. On était sur le point de refaire nos valises et de retourner en Suède quand, un jour, inspirés par les pharmacies d'urgence, des types ont ouvert les premiers débits de boisson où on vend de l'alcool vingt-quatre heures sur vingt-quatre. J'ai donc décidé de faire comme eux avec *Poulets non-stop* et je

me retrouve ici, à les regarder rôtir pendant que la Terre tourne sur son axe. Je déteste les poulets. Santé, camarade, et raconte-moi ta rogne.

— Un autre jour. Je dois mettre de l'ordre dans mon récit mais ma haine des emplumés est plus forte que la tienne, je t'assure, dit Cacho Salinas.

Chargé de ses deux sacs en plastique, il sortit dans la rue ; il pleuvait moins, il se mit en marche au milieu des gens pressés qui maudissaient le climat de ce pays modestement qualifié d'*heureuse image de l'Éden* dans l'hymne national.

3

On entendit d’abord un bruit de verre brisé puis l’objet traversa la fenêtre ; avec une lenteur maladroite, il tenta de s’élever d’un ou deux millimètres mais, vaincu par la force de gravité, il tomba tout droit.

La chute ne dura pas plus de quelques secondes et, si en ce même instant et en ce même lieu quelqu’un avait observé le ciel sombre de Santiago, il aurait vu que l’objet en question pouvait parfaitement être pris pour une petite valise, dotée d’un fil électrique sur le côté comme la queue d’un animal que sa forme nullement aérodynamique et une évidente absence d’ailes rendaient incapable de voler.

Quand l’objet se brisa finalement sur le sol, il s’ouvrit dans un ultime effort identitaire. C’était un des plus grands prodiges technologiques des années soixante : un tourne-disque Dual fait pour les *long play,* 33 tours, 1/3 par minute, pour les *singles* 45 tours, et aussi, pour les nostalgiques, 78 tours en vinyle. Sous le choc, le couvercle contenant les deux haut-parleurs du premier appareil stéréophonique de l’humanité se détacha. La petite boîte d’aiguilles jaillit également et elles restèrent éparpillées, telles d’étranges semences de métal qu’aurait fait germer l’humidité invisible de la nostalgie.

Si le tourne-disque n’avait pas trouvé dans sa chute d’autre résistance que celle de l’air humide d’une nuit hivernale, le coup aurait été beaucoup plus terrible. La structure géométrique conçue et dessinée par les ingénieurs allemands n’était pas faite pour supporter de tels chocs et, après une secousse atomique, la trahison de la colle, le divorce des branchements et la fuite des clous sans tête, il n’aurait plus été qu’un tas de débris disséminés sur le trottoir mouillé. Mais il fut freiné par la tête d’un type qui, disposant de toute la ville pour se déplacer, avait choisi cette rue, cette nuit de pluie et cet instant de fatalité verticale.

Il reçut le coup, s’arrêta, vacilla, sentit disparaître la pluie et la nuit de Santiago, s’adossa à un mur puis son corps vaincu, attiré par un appel urgent du sol, commença à s’affaisser, il porta les mains à sa tête pour y

chercher une réponse qui n’arriverait jamais et, finalement, tomba sur le côté. Son crâne montrait une ouverture qui laissait échapper des flots de sang et aussi l’intimité grisâtre cachée pendant soixante-cinq ans sous la calotte de calcium.

Sur lui atterrirent ensuite *Les Veines ouvertes de l’Amérique latine,* d’Eduardo Galeano, un exemplaire de *Reportage au pied de l’échafaud,* de Julius Fucik, *L’Art d’aimer* d’Erich Fromm et *Les Concepts élémentaires du matérialisme historique* de Marta Harnecker.

Une généreuse succession d’objets aurait pu recouvrir ce corps vaincu si un homme qui luttait contre une femme décidée à jeter par la fenêtre fracassée un paquet de disques de Quilapayún n’avait vu cette forme inerte. Il mit les mains devant sa bouche, la femme fit de même, et ils se regardèrent aussitôt avec la même expression de stupeur.

— Quelle connerie, Concha, murmura l’homme.

Concepción García se laissa tomber sur le sol où elle se roula en boule, insensible aux gouttes de pluie qui aspergeaient son dos. Avec la même indifférence elle entendit qu’il n’y avait pas une âme dans la rue, sentit la main de son mari la secouer et lui suggéra d’aller voir en bas si le type était grièvement blessé.

Coco Aravena sortit dans le couloir et commença à descendre les quatre étages. Quelle connerie, murmurait-il en dévalant les marches. Quelques minutes plus tôt, tout était paisible, il était revenu heureux du vidéoclub avec une cassette de *Reservoir Dogs* et un pack de bières, bien décidé à passer cette nuit pluvieuse le mieux possible en regardant un classique, le meilleur Tarantino de tous les temps, supérieur à *Pulp Fiction*. Il l’avait dit à sa femme dès son arrivée mais Concha l’avait à peine écouté : hystérique et brandissant un tas de papiers, elle lui avait annoncé qu’on les virait de l’appartement pour cause de retard récurrent.

— Du calme, Concha, il faut garder son calme, avait-il balbutié en mettant les bières au frigo, mais la femme avait insisté, ajoutant qu’elle ne supportait plus l’indolence, la fainéantise, la désinvolture d’un type qui ne réagissait même pas devant l’évidence d’être jeté à la rue.

— Allons, Concha, gardons notre calme, demain tout sera réglé, il faut être optimistes, positiver, *smile,* Conchita. Viens, assieds-toi près de moi et savourons le bijou que j’ai apporté, un classique, ma petite, un classique.

Avant l’entrée en éruption d’un volcan, une série de petits

tremblements se succèdent puis leur intensité augmente rapidement et on sent dans l'air l'effort musculaire de la terre. Pour Concepción Garcia, il se passa quelque chose de semblable : ses muscles faciaux se crispèrent, ses dents grincèrent, ses poings serrés se collèrent à son corps et l'éruption, d'abord verbale, commença : elle en avait ras-le-bol de ses maudits classiques, elle en avait marre de vivre avec un raté qui ne bougeait pas le petit doigt pour sortir de la misère, avec un feignant qui restait le cul dans son fauteuil à pleurnicher comme une Madeleine devant des films qui n'intéressaient aucun être humain doté d'un peu de jugeote. Est-ce qu'il n'avait pas pleuré hier soir pendant qu'elle reprisait les chaussettes peut-être ?

— Personne ne peut rester insensible en regardant *L'Homme qui tua Liberty Valance*, se défendit le mari.

Alors le volcan entra véritablement en éruption. En cet instant, Troie flamba enfin. La femme prit sur l'étagère le tourne-disque, un classique de la technologie, et, tout en criant "Voilà pour ton classique de la musique", le jeta sur la fenêtre, en fit de même avec les livres : "Voilà pour les classiques de la littérature sociale." Il ne réussit à l'arrêter qu'au moment où elle se saisissait des classiques de la chanson engagée.

Quand Coco Aravena sortit dans la rue, la pluie redoublait de violence. Après avoir regardé de tous côtés, il se réjouit de ne voir personne et s'approcha du corps allongé.

— Eh, vieux, murmura-t-il en lui touchant le bras, mais l'homme entièrement vêtu de noir ne répondit pas.

Dans certains films on vérifie que quelqu'un est vivant en lui tâtant le cou, se rappela-t-il mais il n'osa pas le faire. De plus, dans aucune scène on ne montre en gros plan l'endroit précis où il faut toucher, il préféra donc lui donner deux coups de pied et acquit ainsi la certitude que l'homme vêtu de noir n'était plus de ce monde.

Il regarda de nouveau la rue d'un bout à l'autre et, enhardi par la solitude, fouilla les poches du mort où il trouva une poignée de monnaie et une feuille de papier. En glissant la main à l'intérieur de la veste, il découvrit un revolver dans un holster sous l'aisselle.

— Ay, Concha ! Quelle connerie, tu as descendu un flic, soupira-t-il et il prit le chemin du retour.

4

Lucho Arancibia faisait les mots croisés de l'édition dominicale d'*El Mercurio* en se disant qu'il serait drôlement bien, à cette heure, chez ses parents, à regarder la télé en silence, le poêle à mazout allumé, pendant que sa mère mettrait la table pour le dîner en annonçant qu'il y aurait pour le dessert des *sopaipillas* au sirop, comme elle le faisait fidèlement les jours de pluie.

— C'est curieux, se dit-il, *El Mercurio* est un journal chilien et on ne trouve jamais dans les mots croisés : en dix lettres, galette frite composée de farine de blé et de pulpe de courge bouillie : *sopaipilla,* ou bien : en deux mots, dessert à base de farine de blé et de pulpe de courge bouillie, trempé dans un sirop de sucre de canne, plus connu sous le nom de *chancaca,* ergo *sopaipilla pasada*.

Il faisait froid dans le hangar et la pluie tombant à verse sur le toit de tôle accentuait l'impression d'abandon des lieux. Un monte-charge hydraulique couvert de poussière et un démonte-pneu parlaient d'autres temps, de travail, de la noble tâche de remettre en marche ce que la vie immobilisait.

Sur un panneau de bois on pouvait encore voir Pitica Ubilla, la reine chilienne du striptease, arborant des seins monumentaux bien qu'à demi couverts par un soutien-gorge à paillettes. C'était le sujet du dernier calendrier de l'atelier des frères Arancibia.

— "Arancibia frères, de vrais techniciens", lut-il à haute voix et il lui sembla entendre les bruits des temps heureux quand ils travaillaient dur avec Juan et Alberto pour réparer tous les tacots sur roues qui arrivaient entre leurs mains. En parcourant du regard l'ensemble du local il découvrit aussi, près du monte-charge et du démonte-pneu, le fût d'huile transformé en barbecue.

Il retourna aux mots croisés. En six lettres : ville du pays basque.

— Bilbao, c'est toujours pareil. Pourquoi ne mettent-ils pas des mots intelligents en rapport avec nous ? Par exemple : en dix lettres, camp de

concentration où, si on te faisait sortir la nuit, tu ne revenais jamais : *Puchuncaví*. En neuf lettres : ce que tu éprouves quand tes vieux viennent te voir en prison pour te dire que ton frère Juan est mort, criblé de balles, dans un dépôt d'ordures. *Tristesse*. En quatre lettres : qu'est-ce que tu ressens si, en creusant la terre, tu trouves trois squelettes, les mains liées dans le dos, et si l'un d'eux porte les chaussures de ton frère Alberto. *Rage*. Putain, voilà que je me mets de nouveau à parler tout seul.

Des coups frappés au portail le tirèrent des mots croisés. Il enleva la bâcle, entrouvrit et vit un type tout mouillé serrant dans ses bras deux sacs en plastique.

— Mot de passe, exigea-t-il.

— C'est moi, Cacho Salinas, ouvre, les poulets sont en train de se mouiller.

— Mot de passe ou je n'ouvre pas.

— Luchito, c'est moi. Il n'y a plus de mot de passe, plus de clandestinité, c'était avant, c'est fini tout ça, supplia Salinas, dégoulinant de pluie.

"C'est mon bras droit. Les méchants lui ont fait péter un fusible mais il est toujours d'attaque. Ne le contrarie pas", avait dit Lolo Garmendia en parlant de l'homme impassible planté de l'autre côté du portail.

— J'ai oublié le mot de passe. Donne-moi une piste.

— Chant révolutionnaire que nous chantions à l'école des cadres des Jeunesses communistes. Premier vers de la première strophe.

Salinas mit les deux sacs en plastique dans sa main droite et, de la gauche, s'essuya le front.

— *Du fond du creuset de la patrie…*

— Non. Ça, c'est la première strophe de *Nous vaincrons* et on ne l'a jamais chanté à l'école des cadres.

— Écoute-moi, je suis Cacho Salinas, plus vieux mais toujours le même et je suis trempé, idiot.

— Sans mot de passe tu ne rentres pas. Mais je vais te donner un autre renseignement : chant révolutionnaire des camarades du Komsomol, paroles du poète français Gaston Montéhus.

Salinas eut envie de foutre des coups de pied dans le portail, de faire demi-tour et de se tirer, mais alors que faire des poulets ? Il ferma les yeux, titilla ses neurones jusqu'à ce qu'apparaisse sur l'écran de son esprit le petit cahier rouge, le recueil des chants prolétariens. Il ne pouvait s'agir

de l'*Internationale,* ni de la *Varsovienne,* il se souvint alors que le type planté de l'autre côté s'appelait Luis Pavel, comme Pavel Korchagin, le héros de *Et l'acier fut trempé*.

— *Nous sommes la jeune garde,* fredonna Salinas.

— *Qui forge l'avenir,* chanta à son tour Arancibia et il ouvrit le portail.

Cacho Salinas entra, enleva son manteau détrempé, posa les sacs contenant les poulets rôtis sur le comptoir en planches et, en découvrant le fût transformé en barbecue, suggéra d'aller chercher du bois pour faire du feu.

— Assieds-toi, je m'en occupe, répondit Arancibia et il se dirigea vers le coin des décombres en chantant d'une voix rauque : *enfants de la misère, c'est elle qui nous a formés*.

Salinas le vit fouiller dans les déblais. Arancibia était encore corpulent mais, tout comme le Santiago qui s'étendait de l'autre côté du portail n'était pas la ville qu'il gardait en mémoire, ce Lucho Arancibia n'était plus le jeune homme robuste qui entraînait les autres dans les travaux volontaires des années soixante, quand les jeunes filles communistes nouaient le foulard rouge autour du cou des camarades et les embrassaient pour leur donner un avant-goût du nectar de l'amour des jours à venir.

— *Nous sommes les enfants de Lénine, et le communisme, armé du marteau et de la faucille, renversera votre régime impitoyable*.

Lucho Arancibia jeta le fagot de bois sec dans le demi-fût, froissa quelques feuilles de l'édition dominicale d'*El Mercurio,* alluma le feu, regarda monter les flammes et continua à chanter :

— *Demain, à l'aube, les masses triomphantes avanceront et devant la garde rouge, les puissants trembleront*.

— Comment tu vas, garde rouge ? le salua Salinas en lui offrant une cigarette.

— Que veux-tu que je te dise ? Nous ne sommes plus la jeune garde rouge, répondit Arancibia en lui tendant un brandon.

Non. Ils n'étaient plus la jeune garde. La jeunesse s'était éparpillée en cent lieux différents, partie en lambeaux sous les coups de gégène des interrogatoires, ensevelie dans les fosses secrètes qu'on découvrait peu à peu, partie en années de prison, dans des chambres étranges de pays plus étranges encore, en retours homériques vers nulle part, et il n'en restait que des chants révolutionnaires mais plus personne ne les chantait car les

maîtres du présent avaient décidé qu'il n'y avait jamais eu au Chili de jeunes comme eux, qu'on n'avait jamais chanté *La Jeune Garde* et que les lèvres des jeunes filles communistes n'avaient jamais eu la saveur de l'avenir.

— Il vaudrait mieux sortir les poulets, ils deviennent baveux dans les sacs en plastique, dit Arancibia.

Il continuait à pleuvoir sur Santiago. Aux trombes d'eau succédait une pluie plus légère et, aussitôt après, les nuages déchargeaient de nouveau leur rancœur.

Les deux hommes rapprochèrent des chaises du feu et restèrent à regarder les flammes.

— Tu veux du vin ? J'ai acheté une bouteille de Santa Rita. Lolo me l'a interdit mais je l'ai envoyé chier, c'est ce qu'il faut faire dans ces cas-là, dit Arancibia.

— Un petit coup de vin ne fait pas de mal avec ce temps, assura Salinas.

Ils burent en silence. Le Santa Rita était, comme toujours, vigoureux, fort, âpre, râpeux, sec, rugueux, mais il réchauffait le ventre.

— On ne s'est pas vus depuis des années, dit Salinas.

— Des années. Tu as quitté les Jeunesses communistes en 1968, précisa Arancibia.

— Je ne les ai pas quittées, Lucho, j'ai été exclu avec une centaine de militants. Tu te rappelles la mort du Che en Bolivie ? On n'avait pas aimé ce que le Parti avait dit alors, d'après lui le Che était un aventurier irresponsable, un provocateur, un agent de la CIA. On a été nombreux à manifester notre désaccord et le Parti a répondu par un acte de foi au cinéma national, le vieux ciné de l'avenue Independencia. Là, le grand croquemitaine, don César Godoy Urrutia, a connu son jour de gloire en excluant des centaines de militants accusés d'ultragauchisme, la maladie infantile du communisme. Ils nous ont ordonné de rendre nos cartes et on les a jetées en l'air, puis d'ôter nos foulards rouges et personne ne l'a fait. Je l'ai encore.

— C'est du passé. Tout ça est mort. Moi aussi j'ai voulu décrocher mais il y avait mes vieux ; ils avaient connu Luis Emilio Recabarren, Elías Laferte, et puis mes frères Juan et Alberto étaient des cadres du Parti. Dans ma famille on était communiste ou on ne s'appelait pas Arancibia. Quand es-tu rentré d'exil ?

Il voulait répondre : on ne revient pas de l'exil, toute tentative est un

leurre, le désir absurde de vivre dans le pays gardé dans sa mémoire. Tout est beau au pays de la mémoire, il n'y a pas de dommages au pays de la mémoire, pas de tremblements de terre, et même la pluie est agréable au pays de la mémoire. C'est le pays de Peter Pan, le pays de la mémoire.

— Il y a six mois. J'ai vécu treize ans à Paris et puis, un jour, je me suis dit que je devais revenir.

— Paris. Tu as connu Brigitte Bardot ?

— Non. Comment voulais-tu que je la connaisse ?

— Vivre aussi longtemps à Paris et ne pas connaître Brigitte Bardot, c'est incroyable, ça n'a pas de sens.

— Et toi, tu es marié, séparé, ou quelque chose dans ce genre ?

— Moi je parle tout seul, Cacho. Les militaires m'ont fait sauter un fusible et je parle tout seul. Parfois, dans la rue, je me mets à discuter avec moi-même, les gens me regardent, certains se marrent, d'autres me manifestent leur compassion, mais je m'en moque. Quelle femme voudrait se mettre avec un type qui parle tout seul ? Je te préviens : si je commence à parler sans que personne ne m'ait rien demandé, fous-moi une baffe, je te le permets, mais une seule, pas plus. Mes fusibles ont sauté mais je ne suis pas con. Pourquoi Lolo tarde-t-il autant ? Il doit être là quand le spécialiste arrivera.

— Qu'est-ce que tu sais sur ce type ?

— Rien, c'est un spécialiste, rétorqua Arancibia et il voulut savoir ce qui l'avait intimidé et empêché d'arriver jusqu'à Brigitte Bardot. Salinas prétexta d'abord une question de temps et ajouta que l'actrice était maintenant une grosse vieille réactionnaire et de mauvaise humeur qui se consacrait à l'élevage des chiens.

— C'est pas vrai. Elle est jolie, blonde, prend le soleil à poil sur une terrasse et, pour arriver jusqu'à elle, il suffit d'écarter des draps accrochés à un étendoir, répondit Arancibia.

Immuable pays de la mémoire. Intact comme un nichon de sainte Thérèse ou un film de Roger Vadim.

5

Concepción García ne broncha pas d'un cil et resta roulée en boule sur le sol pendant que son mari démontait les deux battants de la fenêtre brisée du salon et les remplaçait par ceux d'une des chambres. Elle garda la tête baissée et les bras croisés sur la poitrine, étrangère à la frénésie réparatrice de Coco Aravena, lequel ne cessait de répéter, comme un absurde manuel de développement personnel, qu'il fallait garder son calme.

La femme était loin, très loin de cette ville hivernale et du récent homicide. Elle était à Berlin où, tout heureuse, elle marchait en regardant les vitrines de Kurfürstendamm dans l'intention de monter à la cafétéria des magasins Hertie pour manger une bonne glace et regarder, de là-haut, les toits d'une ville qui ressemblait un peu à une île quand elle l'avait accueillie. Elle adorait cette cafétéria, l'arôme du café, du tabac et de la vanille qui imprégnait les lieux. À peine aurait-elle goûté sa glace qu'une serveuse empressée s'approcherait d'elle pour lui demander : *Na, Schmeckt* ? Et elle lui répondrait : oui, j'aime beaucoup, c'est bon, et elle ajouterait *Danke schön* avec toute l'émotion possible car elle aimait vivre dans une ville où les gens se souciaient des autres. Ensuite, elle passerait chez le marchand des quatre saisons et s'émerveillerait une fois de plus devant les fruits disposés de manière appétissante, entendrait une femme comme elle dire *Ich hätte gerne zwei wunderschöne Tomaten*. Quand son tour viendrait elle dirait, elle aussi, je voudrais deux de ces magnifiques tomates et le vendeur les lui offrirait enveloppées dans des mots : *zwei wunderschöne Tomaten für die hübsche Dame*. Elle s'en irait alors, heureuse d'être une belle dame avec deux magnifiques tomates. Elle aimait Berlin depuis le jour où, avec son conjoint qui s'était obstiné à dormir pendant tout le voyage, ils avaient atterri à Tempelhof où deux jeunes d'une blondeur extrême – ils auraient pu être les fils qu'elle n'avait pas eus – l'avaient serrée dans leurs bras en s'écriant : bienvenue à Berlin, camarade.

Elle aimait Berlin avec une intensité kennedyenne. Après avoir assisté pendant deux semaines aux cours intensifs d'allemand donnés par des volontaires du Chili Komite, elle avait fait une promenade avec une des enseignantes, Helga, une fille de vingt ans qui savait tout sur le Chili. Elles étaient arrivées jusqu'au Mur, de l'autre côté se trouvait le vrai socialisme protégé par des tonnes de ciment, des fils barbelés électrifiés et un champ de mines. Helga lui avait dit que c'était la porte de Brandebourg, l'endroit même où John Kennedy avait prononcé la fameuse phrase *Ich bin ein Berliner*. Concepción García était alors montée sur un banc et, les bras ouverts, s'était écriée *Ich bin eine Berlinerin ;* Helga l'avait serrée dans ses bras en lui disant : oui, bien sûr, tu es une Berlinoise.

— Concha, tu as compris ?

Elle n'avait ni compris, ni entendu, ni vu son mari s'accroupir devant elle.

— Répète, s'il te plaît.

— D'abord, il faut garder son calme. Son calme. Deux personnes sont passées dans la rue et ont vu le mort, on peut donc supposer qu'ils ont déjà prévenu la police et qu'elle ne va pas tarder à venir poser des questions. À mon avis, ce sera demain, quand ils auront découvert nos empreintes sur le tourne-disque et les livres. Tu comprends ?

— Quelles empreintes ?

— Concha ! Si tu regardais avec attention ces classiques du polar, tu saurais qu'on laisse ses empreintes digitales sur tout ce qu'on touche, des traces d'ADN qui conduisent toujours aux assassins.

Des meurtriers, une meurtrière. Voilà ce qu'elle était devenue. Concepción García se mordit les lèvres et ferma les yeux, cherchant vainement à disparaître dans une obscurité salvatrice.

— Mais il faut garder son calme, poursuivit son mari. La première chose à faire, c'est aller au commissariat porter plainte pour vol. La version officielle est la suivante : on est allés ensemble au vidéoclub car on attendait depuis deux semaines le retour d'un film, *Reservoir Dogs,* un classique de Tarantino. Je suis entré dans le magasin, tu es restée dehors parce que tu aimes la pluie et, quand on est revenus avec la cassette, alibi numéro un, on a trouvé la porte ouverte et remarqué immédiatement la disparition du tourne-disque et d'autres objets familiers de valeur. On doit s'en tenir à cette déclaration, Concha. Deux

policiers viendront, c'est sûr, l'un sera grossier, brutal, et l'autre gentil, le vieux truc du bon et du méchant flic. Nous devons garder notre calme et ne pas changer de discours.

Concepción García laissa son mari lui enfiler son manteau, son bonnet de laine, et accepta sa main pour descendre les escaliers en espérant éperdument retrouver en bas la Jakobstrasse, un jour lumineux à Kreuzberg, le quartier plein d'odeurs d'épices offertes par les commerçants turcs et les döner kebabs dorant lentement sur les grils verticaux.

Il continuait à pleuvoir. Le corps du mort était toujours allongé sur le trottoir, ses vêtements noirs et mouillés brillaient mais il n'y avait pas la moindre trace du tourne-disque meurtrier ni des livres.

— Les salauds, murmura Coco Aravena.

— Je ne te comprends pas, je ne comprends rien, dit la femme.

— Regarde, Concha, ils lui ont volé ses chaussures, indiqua le mari en montrant les pieds marmoréens et nus du mort.

6

Dès 1971, alors qu'Allende venait à peine d'accéder à la présidence, l'extrême gauche a commencé à encourager les occupations de terrain, des lieux de travail où il y avait des problèmes qui, vus de près, pouvaient se régler simplement, légalement. Mais en appliquant la consigne léniniste "Plus c'est pire et mieux ça vaut", on occupait des usines sans importance. Bien sûr, comme le Gouvernement populaire ne pouvait réprimer, on a nommé des intervenants et, pour ce faire, on a cherché parmi les militants des camarades capables de comprendre la nature et les limites du Gouvernement du peuple. Il fallait rapidement remettre en activité toutes ces usines et ces petites industries occupées, les intervenants devaient être dynamiques, créatifs. Être créatif, c'était le mot d'ordre. Pour éviter les lenteurs bureaucratiques, chacun d'eux était le représentant du ministère du Travail, du bien-être social, des travaux publics et même du camarade président.

— C'était des commissaires du peuple, comme Strelnikov, le type du train d'acier dans *Docteur Jivago,* ajouta Arancibia.

— Quelque chose dans ce goût-là mais on n'a jamais envoyé de Turc en Sibérie, nous, fit remarquer Salinas.

— Omar Sharif n'est pas turc, il est égyptien.

— Tu me laisses continuer ou tu prends ta baffe.

— Continue mais il faut être précis avec les détails historiques, sinon on plonge les masses dans la confusion. Un peu de vin ? proposa Arancibia.

— Vas-y. Voilà qu'un jour on m'a nommé intervenant dans une entreprise avicole à Puente Alto, tu sais, au sud de Santiago. C'était une série de hangars grillagés équipés d'incubateurs capables de produire deux mille poulets par semaine, des bestioles moches, blanches, presque albinos qui, au bout de soixante jours, étaient prêtes pour le sacrifice. Il y avait en plus deux mille poules pondeuses, soit une production de soixante mille œufs par mois. L'affaire ne posait pas de problème, les

vingt employés connaissaient bien leur travail et les filières de commercialisation fonctionnaient sans contretemps. J'ai donc installé mon duvet, mes livres, mon sac à dos dans le bureau de l'ancien administrateur et j'ai commencé à me familiariser avec les poules et les poulets. Tout a bien marché pendant les deux premiers mois mais, le troisième, d'autres camarades d'extrême gauche ont décidé d'occuper l'usine d'aliments pour les bêtes et on n'a plus rien eu à donner à manger aux nôtres. Les poulets et les poules ont résisté deux jours sans trop manifester de désespoir mais, le troisième, les poulets ont commencé à échanger des coups de bec, les poules ont cessé de pondre et ils caquetaient de faim à te briser le cœur. Le mot d'ordre était d'être créatif, alors, le cinquième jour, je suis allé jusqu'à la propriété voisine, une usine de déshydratation de fruits, occupée elle aussi. Il y avait là des hectares d'arbres fruitiers, beaucoup d'herbe, et l'intervenant m'a donné l'autorisation d'y amener mes bêtes. Les ouvriers de l'entreprise avicole se sont transformés en bergers et il fallait voir ces dix mille poulets et ces deux mille poules suivre en sautillant le chemin de terre. La campagne est pleine de petites bêtes, de gros escargots, de vers de terre juteux, de grillons croustillants mais ces poulets et ces poules n'en avaient jamais vu, ils les ignoraient, en avaient peur, les fuyaient. Quant à l'herbe, ils ne la regardaient même pas. Le retour a été triste, comme tu peux l'imaginer, et la suite pire encore, car l'exercice leur avait aiguisé l'appétit et ces maudits poulets se sont mis à pratiquer le cannibalisme.

Au dixième jour seule la moitié des poulets étaient vivants, les poules ne pondaient pas mais elles tenaient le coup et, même si ça semble incroyable aujourd'hui, une poule, une seule, pondait tous les jours son œuf de rigueur. Je notais dans mon registre de production : œufs, un.

— Cette poule avait une conscience de classe, affirma Arancibia.

— Une héroïne du travail socialiste. Au onzième jour, on hésitait entre le suicide et l'assassinat collectif mais on a choisi la deuxième solution, il fallait être créatif, c'était le mot d'ordre. Alors, j'ai réuni les employés les plus costauds, on a pris des fusils de chasse et on est partis avec deux camions vers l'usine de composés alimentaires.

— Voilà ce qui s'appelle de la volonté. Celle-là même dont ont fait preuve les komsomols chargés d'apporter du charbon à Moscou pendant l'hiver 1919. Les cosaques prétendaient utiliser la tactique du froid pour vaincre le bolchévisme, ils croyaient que le général hiver serait de leur

côté, mais c'était sans compter sur la jeune garde, ces jeunes gens de la trempe de Pavel Korchagin. Pourtant, la chose ne me semble pas aussi claire. Les types qui occupaient l'usine d'aliments étaient aussi des camarades et, au sein du peuple, on ne résout pas les contradictions à coups de fusil, commenta Arancibia.

— Tu la veux, ta baffe ? Bien sûr que c'était des camarades, comme ceux qui avaient occupé un vignoble et décidé de boire toute la production sous prétexte qu'ils se tapaient de la bibine depuis des années.

— Staline a dit que les préjugés de classe altèrent la perception objective. Certains avaient soif de justice, soif d'égalité sociale, pourquoi ces types-là n'auraient-ils pas eu soif de bon vin ? Par nature, les petits-bourgeois manquent d'appétit. Continue avec les poulets, ça vaut mieux, dit Arancibia.

— Ton “petit-bourgeois”, je le retiens, connard. Arrivés à l'usine, le premier échange d'opinion n'a pas été très fraternel et, une fois épuisé l'inventaire des insultes, on était à égalité. Eux, armés de fusils, d'un pistolet ou deux, bien décidés à ne pas lâcher les sacs de nourriture. Nous, avec nos pétards et une envie folle d'attaquer le dépôt. À la fin, on est arrivés à un accord : ils nous laissaient charger nos camions et on leur envoyait des poulets pour leur popote.

— Les classes peuvent arriver à des accords tactiques temporaires qui n'empêchent pas de suivre la stratégie de l'avant-garde. Lénine l'a dit dans *Que faire ?,* indiqua Arancibia.

— Lénine n'y connaissait rien en poulets et la camarade Nadejda Kroupskaïa n'était pas capable de faire un œuf au plat. Le petit chauve le dit dans *Les Faits sont têtus*.

— Tu devras faire la preuve de cette infamie devant un comité de contrôle des cadres mais, comme l'a dit le camarade Vo Nguyen Giap, la bourgeoisie a beau falsifier l'histoire, elle donne toujours raison aux opprimés, et la camarade Alexandra Kollantaï a dénoncé la perversité des mythes sociaux devenus des obstacles pour la liberté d'aimer. Je me demande ce que tu attends pour arriver à la fin de l'histoire. Je veux savoir ce qui est arrivé à tes maudits poulets.

— La Kollantaï. La nommer, c'est comme dire Trotski devant Lénine ou Viêtnam en présence de Nixon. On a chargé les camions à toute vitesse ; une fois arrivés chez nous, on a rempli généreusement les mangeoires et je suis allé dormir, pas beaucoup, car quelques heures plus tard des

camarades m'ont réveillé pour m'annoncer que les poules et les poulets étaient en pleine bacchanale. Pour dire les choses dans le genre de langage que tu apprécies, les bêtes se livraient au libéralisme le plus bourgeois et par notre faute. Dans notre hâte, au lieu de charger les camions d'aliments pour les bêtes, on avait pris des sacs de mélange vitaminé à administrer dans la proportion d'une poignée pour deux sacs de nourriture. Les poulets étaient frénétiques et les poules, complètement folles, perdaient leurs plumes par poignées. Au petit jour, on avait sept mille volatiles à poil et morts de froid.

— Rien n'a d'importance quand on a la chaleur des grandes vérités prolétaires, énonça Arancibia.

— Et merde ! La seule solution, c'était d'aller au syndicat de la tréfilerie, ces types étaient les plus sensés du pays. Tu te souviens du vieux Yáñez ? Il nous a mis en rapport avec l'intervenant d'une usine d'appareils de chauffage à gaz et on a pu entourer les poulaillers de chauffages à gaz. Jamais la production d'un œuf ou d'un poulet n'est revenue aussi cher. Je les déteste de toute mon âme, conclut Salinas et il vida son verre d'un trait.

— Du blanc ou une cuisse ? demanda Arancibia en découpant un des poulets rôtis.

— Prends garde : une étincelle peut mettre le feu à la prairie.

7

Les locaux de la police judiciaire se trouvaient en face d'un immeuble de briques rouges en cours de démolition. C'était l'ancienne prison, une démonstration architecturale du baroque turinois à la sauce chilienne qui, en son temps, n'avait rien à envier à Alcatraz comme université du crime.

De son bureau, l'inspecteur Crespo regardait pleuvoir en espérant une éclaircie au petit jour, mais le bulletin météo avait annoncé une recrudescence de la pluie sur Santiago et il ne put retenir un petit rire en pensant aux quartiers populaires où, à cette heure, les éternelles fripouilles devaient boucher les égouts avec des ordures. Les rues se transformeraient alors en rivières tumultueuses et ces héritiers des vauriens arrivés avec les conquistadors se placeraient aux coins des rues avec leurs capes en plastique et leurs bottes en caoutchouc pour s'offrir comme montures et, en échange de quelques pesos, faire passer d'un trottoir à l'autre les citoyens qui ne voulaient pas se mouiller. Il avait eu l'occasion de réprimander ces types qui obstruaient les bouches d'égout et leur avait reproché cette action délictueuse.

Imperturbables, ils lui avaient répondu qu'on appelait ça la liberté de marché et avaient poursuivi leur besogne : faire de Santiago une triste réplique de Venise.

Adelita Bobadilla, son adjointe, toute fière d'appartenir à la première promotion de policiers aux mains propres, ceux qui en 1973 n'étaient pas encore nés ou étaient trop petits pour pratiquer la torture ou s'allier aux narcotrafiquants, arrivait trempée. Elle ôta son imperméable en plastique bleu, l'accrocha près du chauffage et au “Qu'est-ce qu'on a à se mettre sous la dent ?” de l'inspecteur répondit en lui tendant des papiers.

— Lis-les toi-même, tu as une jolie voix et j'aime qu'on me raconte des histoires quand il pleut, lui ordonna-t-il.

— On a un mort trouvé sur la voie publique. Soixante-dix ans, un mètre quatre-vingts, quatre-vingt-quinze kilos, pantalon noir, chemise noire,

veste noire elle aussi. Il était pieds nus.

— Il n’avait pas de chaussures ou on l’a trouvé comme ça ?

— Je ne sais pas, inspecteur. Il présentait une blessure à la tête provoquée par un objet contondant aux arêtes coupantes. Causes probables du décès : fracture du pariétal droit, perte de masse encéphalique et hémorragie. Il n’avait aucun document sur lui susceptible de permettre son identification mais l’examen de ses empreintes digitales a donné un résultat positif.

— Le seul résultat positif serait que ce pauvre type soit encore vivant.

— Il s’agit de Pedro Nolasco González, dit la jeune femme et elle suspendit la lecture du dossier en voyant le visage de l’inspecteur se figer. Elle connaissait cette expression de chat aux aguets.

— Demande une voiture de patrouille et remets ton petit uniforme. On va à la morgue, ordonna-t-il.

La tiédeur du véhicule les invitait à s’installer confortablement et à demander au chauffeur de les emmener n’importe où, sous la pluie. La jeune femme attendait que l’inspecteur ouvre la bouche, son air renfrogné indiquait que ses méninges turbinaient.

— Tu as regardé l’extrait de son casier judiciaire, je suppose.

— Oui, inspecteur, mais je ne sais pas si on peut appeler ça un extrait. C’est une longue liste de plaintes et de condamnations légères pour des délits mineurs, bizarres, inhabituels. La dernière chose que nous savons de lui c’est qu’en 1982 il a attaqué un élevage de visons en Patagonie et lâché plus de deux mille bêtes évaluées à plusieurs milliers de pesos, elles se sont mélangées à la faune locale et ont perdu toute leur valeur. La plainte a été déposée par des éleveurs apparentés au général Arellano.

— Et tout le Chili s’est pissé de rire en l’apprenant. Tu es si jeune, Adelita, et on t’a appris l’histoire dans une brochure de deux pages, tu ne sais donc pas que pendant le gouvernement militaire, ou le régime autoritaire comme disent ceux qui ont banni le mot dictature du dictionnaire, Pinochet a offert le pays à un de ses gendres, un délinquant portant un nom de sirop pour la toux, Ponce Leroux, pour le récompenser d’avoir épousé la plus bête de ses filles. Ce n’est pas nouveau ; dans tous les pays on dédommage ceux qui se tapent la progéniture stupide des puissants. Pourquoi les Chiliens auraient-ils été différents ? Ce fameux gendre est aujourd’hui un des hommes les plus riches du monde, il a fait fortune en achetant pour une bouchée de pain les industries nationales et

les a revendues ensuite avec des bénéfices impossibles à évaluer. Ce doit être dur de dormir serré contre les jambes poilues d'une idiote, à titre de compensation il a donc reçu les forêts du Sud et en a fait du petit bois. Un beau jour, une poignée d'officiers mécontents du prix des fourrures achetées par leurs femmes dans les boutiques de Miami l'ont chargé d'introduire au Chili la production de peaux de luxe. On a alors importé du Canada plusieurs milliers de visons et on les a mis dans des fermes en Patagonie. Mais c'était sans compter sur les lapins patagons, des obsédés sexuels qui sautent sur tout ce qui bouge. L'espèce a dégénéré, on a vu naître des visons avec de longues oreilles et un pompon sur le cul, une véritable plaie qu'il a fallu exterminer à coups de fusil. Moi, je lui aurais donné une médaille, conclut l'inspecteur.

— En 1998, on a porté plainte contre lui pour avoir attenté aux élevages de saumons de Puerto Aysén.

— Encore une action qui mérite de la reconnaissance plutôt qu'une punition. Tu sais pourquoi le poisson coûte aussi cher ? Parce que nos économistes ont confié les fjords australs à des entreprises étrangères. La production d'un kilo de saumons, outre les hormones et les colorants, nécessite huit kilos de poissons transformés en aliment pour les saumons que notre pays, généreux et leader de la liberté de marché, donne gratis. Il n'a jamais été prouvé qu'il faisait partie du groupe écologiste qui a fait sauter des digues et laissé s'échapper plusieurs milliers de saumons.

— Le plus curieux, c'est qu'il a fait encore l'objet d'un mandat d'arrêt daté de 1971 mais le délit n'est ni indiqué ni prescrit.

— Tu es née en 1973, n'est-ce pas, Adelita ?

La jeune femme acquiesça et l'inspecteur joignit les mains comme un grand-père prêt à raconter une histoire de Pedro Urdemales[2].

— Trois ans avant que tu viennes au monde, Salvador Allende a remporté les élections présidentielles et, un an plus tard, en juin 1971, une organisation mi-anarchiste mi-gauchiste appelée Avant-garde organisée du peuple (VOP), a assassiné un ministre du gouvernement précédent, M. Edmundo Pérez Zujovic, responsable à son tour d'un massacre d'hommes et de femmes à Puerto Montt. Ils avaient occupé illégalement des terrains pour y construire leurs masures et avoir un endroit où passer l'hiver austral, d'un froid perfide. À l'époque, j'étais comme toi un jeune chien frais émoulu de l'école de police. Un ordre est venu d'en haut : les trouver et les tuer tous. D'où venait l'ordre, l'histoire

le dira le jour où nous cesserons d'être des trouillards qui ont peur de leur propre histoire. Les assassins étaient deux jeunes gens du nom de Rivera Calderón. Ils ont d'abord trouvé une sœur d'un membre de ce groupe, l'ont torturée jusqu'à ce qu'elle dénonce ses frères et les ont liquidés. Quelques semaines plus tard, un autre militant de l'Avant-garde organisée du peuple, un vieil homme qui s'appelait Heriberto Salazar Bello, est allé jusqu'au commissariat avec des explosifs cachés sous son manteau, il a attendu l'arrivée de la relève et s'est fait sauter, tuant trois inspecteurs qui venaient prendre leur service. L'affaire a pris fin avec la fuite de Pedro Nolasco González mais on n'a jamais trouvé les preuves formelles de sa participation à l'assassinat de l'ex-ministre.

— Alors, pourquoi ce mandat d'arrêt ?

— Parce que nous sommes un pays rancunier. En 1925 le grand-père de Pedro Nolasco González, qui se prénommait également Pedro, avait attaqué une banque en compagnie de trois anarchistes espagnols.

— Le célèbre braquage de la banque du Chili, le premier délit de ce genre commis dans le pays ?

— Oui, Adelita, à une nuance près. La première attaque de banque de l'histoire du Chili a été commise par des bandits yankees, à Punta Arenas. Le 20 décembre 1905, Etta Place, Butch Cassidy et Sundance Kid ont dévalisé la banque de Londres et Tarapacá, emportant un butin de cent mille pesos or. *O tempora, o mores !*

Le cadavre du vétéran recouvert d'un drap vert gisait sur un plateau d'acier. L'inspecteur lut l'étiquette attachée au gros orteil de son pied droit avant de découvrir le corps.

— Sale coup, Pedrito. Finir comme ça, avec un trou d'où s'échappent toutes tes idées, murmura l'inspecteur. Qu'en penses-tu, Adelita ?

— Eh bien, il a reçu un coup et ça l'a tué, c'est évident.

— Adelita, cet homme mesurait un mètre quatre-vingts et, malgré son âge, il était bien planté. Pour lui donner un coup aussi violent, l'assassin devait nécessairement mesurer plus de deux mètres et, dans ce pays, les joueurs des Lakers ne sont pas nombreux. Je penche plutôt pour une mort accidentelle, la chute d'un pot de fleurs, par exemple. On a trouvé des débris de quelque chose près du corps ?

— Non, inspecteur, mais des gens qui habitent justement dans cette rue ont porté plainte pour vol d'appareils électroménagers.

L'inspecteur demanda une loupe et observa attentivement la blessure

puis, armé d'une pince, il fouilla derrière l'oreille droite du mort et en sortit une fine lame de métal.

— Tu aimes écouter de la musique, Adelita ?

— Oui, inspecteur. Pendant mes heures de liberté, bien sûr.

— Et tu te sers de quoi ?

— Eh bien j'ai un lecteur de CD et aussi un MP3.

— Je te présente un vestige de l'archéologie musicale : l'aiguille d'un tourne-disque.

La jeune femme glissa l'objet dans un sachet en plastique et voulut savoir ce qu'ils allaient faire ensuite.

— Le plus sensé, c'est de chercher un endroit où on nous servira une bonne tasse de thé et des beignets de courge au sirop. Il pleut et, dans ce cas, rien n'est plus recommandable.

Adelita Bobadilla comprit alors que la nuit allait être très longue.

8

Lolo Garmendia posa le pain à côté des poulets, ôta son imperméable dégoulinant et rencontra aussitôt le regard de Cacho Salinas. Il imaginait ce que l'autre devait penser en voyant ses trente kilos supplémentaires, un peu plus d'un kilo pour chacune de leurs années de séparation. Et chauve par-dessus le marché, dépouillé à jamais de cette tignasse de *black panther* qui arrachait tant de soupirs à ses amies. Mais l'homme en face de lui n'était pas non plus celui auquel il avait fait ses adieux en le serrant dans ses bras ce mardi 11 septembre 1973.

— Putain, Lolo, comme on a vieilli ! dit Salinas en guise de salut.

— Et toi avec cette barbe de père Noël, répondit Garmendia et les deux hommes se fondirent dans une accolade.

Si la vie avait un scénariste, celui-ci avait dû décider que les rencontres se feraient sans changements perceptibles. De sorte que *les années vieillissent avec moi,* comme l'a dit le poète Juan Gelman, et ne soient pas remplies de doutes que la raison refuse d'accepter de prime abord, accusant les yeux innocents de la vérité qui la regarde en face. Ces deux hommes qui se tapent sur l'épaule étaient amis, ils faisaient partie de la même bande d'accros au foot, à la politique et aux grillades du week-end. Ils avaient fait des plans pour prolonger l'amitié et la protéger du cours du temps, avaient été des camarades, des complices dans leurs efforts pour faire du pays un endroit, pas meilleur peut-être, mais moins ennuyeux, jusqu'à l'arrivée de ce matin pluvieux de septembre où, à partir de midi, les horloges commencèrent à indiquer des heures inconnues, des heures de méfiance, des heures où les amitiés s'évanouissaient, disparaissaient, ne laissant que les pleurs épouvantés des veuves et des mères. La vie s'était remplie de trous noirs et il y en avait partout : on entrait dans une station de métro et on n'en ressortait jamais plus, on montait dans un taxi et on n'arrivait pas chez soi, on disait lumière et les ombres vous engloutissaient.

Beaucoup d'hommes et de femmes qui se connaissaient renoncèrent à

eux-mêmes, pris dans une épidémie d'amnésie nécessaire et salvatrice. Non, je ne connais pas ces types jetés dans un camion. Non, je n'ai jamais vu cette femme qui attend au coin de la rue.

L'oubli devint une nécessité urgente. Il faut changer de trottoir et éviter les rencontres, il faut tourner rapidement, effacer ses pas. Et le poison du passé vint soudain prendre la place de ce qui était chargé d'avenir.

— Une accolade de plus d'une minute c'est bon pour les tantouzes, dit Arancibia en tendant un verre de vin au nouveau venu.

— J'avais dit pas d'alcool, grogna Garmendia en acceptant le verre.

— C'est moi qui l'ai apporté, précisa Salinas. Pour faire descendre ces poulets de merde, il ne faut pas boire de l'eau. Santé !

Ils burent en silence tandis que la pluie fouettait le toit.

Lucho Arancibia était là parce qu'il était encore propriétaire du local et qu'après plusieurs jours de discussion, Lolo Garmendia l'avait convaincu de ce qu'il savait déjà : il n'y avait pas de justice et seuls les crétins et les lâches pouvaient croire que le mouchoir paternel de l'État sécherait un jour les larmes versées ou contenues pendant plus de trente ans.

Cacho Salinas, pour sa part, était là tout d'abord parce que ces retrouvailles inespérées et fortuites avec Garmendia l'avait tiré de sa solitude, de ses errances de zombi dans les rues de Santiago, de ses arrêts devant une cabine téléphonique sans trouver la force de composer l'indicatif de la France, le numéro d'un appareil posé sur une table inconnue, dans une maison étrangère pour entendre – s'il avait de la chance et si Matilde décrochait – les mêmes mots glacés lui conseiller de prendre sa vie en main et de bien vouloir comprendre qu'elle avait maintenant un nouveau compagnon. Avant sa rencontre avec Garmendia, il allait souvent dans les cybercafés, tchater quelques minutes avec son fils qui lui envoyait, depuis Bruxelles, des mots sans accents et l'invitait à venir faire la connaissance d'un petit-fils né deux ans plus tôt.

Un après-midi, alors qu'il recherchait l'édition virtuelle du *Monde*, il était tombé par erreur sur une page de petites annonces et, au milieu du magma de propositions pour tous les sexes et toutes les situations, il avait trouvé un message qui l'avait fait tressaillir :

“ELN. Colonne Vizcachas. Contact.” Venait ensuite l'adresse d'un blog social. Il l'avait ouvert après s'être enregistré et ce qu'il avait lu alors avait accru sa stupéfaction : “Si tu es un *eleno*[3] de la colonne Vizcachas,

réponds. Black panther.”

Il s’était réjoui de savoir que Lolo Garmendia était toujours vivant. Ils avaient quitté ensemble les Jeunesses communistes pour entrer dans les rangs des socialistes et, peu de temps après, ils militaient dans la fraction la plus dure du Parti, l’Armée de libération nationale, une tendance internationaliste qui considérait aussi la lutte armée comme une possibilité pour prendre le pouvoir mais reconnaissait les particularités chiliennes, un pays pacifique dans un continent qui puait la poudre. L’ELN chilien était né pour soutenir la lutte entreprise par Che Guevara en Bolivie.

Devant l’ordinateur du cybercafé, il avait laissé défiler des images inédites à ses yeux : lui et Garmendia sous sa tignasse de Jimi Hendrix, apprenant la mort du journaliste Elmo Catalán dans les montagnes boliviennes, de l’officier des carabiniers Tirso Molina ou du champion de boxe Agustín Carrillo, des Chiliens, des *elenos,* morts dans la guérilla bolivienne. Il s’était également vu aux côtés de Garmendia, défendant des installations qui fournissaient l’eau potable à Santiago quand les fascistes de Patria y Libertad avaient essayé de les faire sauter et aussi, le matin du 11 septembre 1973, se frayant un passage l’arme au poing pour arriver, avec d’autres *elenos,* au palais de la Moneda où Salvador Allende résistait avec le GAP, l’escorte du Président, plus une poignée d’officiers de police loyaux.

Ils avaient dû s’arrêter à dix pâtés de maisons de la Moneda. Ils marchaient vers un rendez-vous avec la mort mais la Parque était trop occupée et ne leur avait pas prêté attention.

Plus tard, au fil des mois et des années, on avait appris qu’Allende et le GAP avaient lutté jusqu’à épuisement des munitions. Confrontés à un ennemi mieux armé et supérieur en hommes ils avaient causé, à cent contre un, de nombreuses pertes ; parmi les défenseurs de la Moneda, seuls deux étaient morts : Augusto Olivares, journaliste et meilleur ami d’Allende, et le Président lui-même. Tous les deux s’étaient suicidés.

Obéissant aux dernières instructions d’Allende, les hommes du GAP s’étaient rendus et, une fois désarmés, avaient été torturés pour le plus grand plaisir des bourreaux, tous officiers et soldats de l’armée chilienne. Pour eux, pas de Convention de Genève. Jamais une armée ne s’était déshonorée de la sorte.

Salinas avait répondu, laissé le numéro de téléphone de la pension où il

habitait et attendu son appel. Le troisième jour, il était revenu au cybercafé pour y rechercher le message et avait trouvé un texte très bref : “Pas de téléphone, plus bas il y a mon e-mail, ouvre un compte hotmail en faisant marcher tes méninges comme au bon vieux temps.”

— Je te croyais dans un pays d’Amérique du Sud ou de la Caraïbe. Quand on parlait de l’avenir, tu te voyais toujours sur une plage buvant, pêchant, mangeant, baisant et fumant, tes fameux gérondifs. Je ne l’ai jamais oublié, c’est pourquoi j’ai été étonné en lisant ta réponse, dit Garmendia.

— Je l’ai fait dans une certaine mesure, mais à la mode de chez nous, un peu de tout. Je n’ai jamais rien su de toi, même si je ne milite plus depuis les années quatre-vingt. Que s’est-il passé depuis nos adieux ? demanda Salinas.

— Je suis resté à Santiago où j’ai passé de mauvais moments : les maisons sûres sont tombées les unes après les autres. Finalement, c’est la famille de Lucho qui m’a sauvé. De braves gens, courageux. Les deux frères de Lucho étaient prisonniers mais ses parents m’ont accueilli et caché jusqu’au moment où j’ai pu quitter le pays. En exil, j’ai appris que tous les deux avaient été assassinés.

— Je suis désolé, Lucho, je ne le savais pas.

— Comme l’a dit le camarade Lénine, les hommes ne peuvent pas corriger les choses du passé mais ils peuvent anticiper celles de l’avenir, ajouta Arancibia en resservant du vin.

Garmendia en but une petite gorgée, proposa d’ajouter du bois dans le feu et se mit à raconter son arrivée à Buenos Aires au milieu de la fusillade entre Montoneros, Armée révolutionnaire du peuple, Triple A et commandos de la répression argentine, un drôle de bal, on ne savait pas avec qui danser et la musique était plutôt triste.

— C’est là que tu as commencé à perdre tes cheveux. Avec ta crinière de lion tu faisais une cible parfaite, commenta Arancibia.

— Pas sûr. Si vous voulez savoir quand j’ai commencé à devenir chauve, eh bien, écoutez ça : à cause d’un fils de pute, fonctionnaire du haut-commissariat aux réfugiés, j’ai été envoyé d’Argentine en Roumanie, le pays des Carpates dirigé par le camarade Nicolae Ceausescu, le roi des Titans, et sa femme Elena, la reine des fées.

Pour un exilé, le socialisme roumain c’était le paradis, mais ce paradis ressemblait à celui dont parlaient les curés au Chili : un lieu où, une fois

arrivé, tu t'assois sur un nuage et tu joues de la harpe pour l'éternité. C'est ce que j'ai fait. Je suis arrivé, on m'a confisqué tous mes papiers pour raisons de sécurité et on m'a assigné un ange gardien, petit, avec une grosse moustache noire et une alimentation à base d'ail. Il s'appelait Constantinescu, c'était un fonctionnaire de la Securitate et il avait pour mission de m'accompagner vingt-quatre heures sur vingt-quatre et de rendre compte de tous mes faits et gestes, littéralement. En me réveillant, la première chose que je voyais c'était le camarade Constantinescu, pendant que je me lavais les dents il fouillait l'oreiller, le matelas, les couvertures à la recherche de quelque chose dont lui-même n'avait pas idée. Aussitôt après, je devais étudier les œuvres du camarade Nicolae pendant toute la matinée et, l'après-midi, lire celles de la camarade Elena, philosophe, économiste, astrologue et obstétricienne tout à la fois. Le dimanche, pour le plus grand plaisir de tous, il fallait aller au théâtre écouter les poèmes du camarade Nicolae ou sur le camarade Nicolae ou bien encore voir une œuvre racontant un acte héroïque du roi des Titans, vainqueur de toutes les guerres, stratège infaillible et maréchal bienfaiteur de la patrie.

Si les souffrances du camarade Nicolae ne me faisaient pas suffisamment pleurer, le camarade Constantinescu prenait des notes dans un petit carnet et me regardait comme pour me dire "Je t'ai coincé, salaud". Même chose si je n'applaudissais pas à me faire mal aux mains après avoir écouté un poème de la camarade Elena.

Je ne me souviens pas du jour exact, mais c'était après une œuvre théâtrale exaltant l'amour maternel d'Elena Ceausescu, mère de tous les Roumains et vierge entre les vierges, j'ai passé la main sur ma tête et, pour la première fois, je l'ai retrouvée pleine de cheveux.

Le camarade Constantinescu a noté le fait, a pris la poignée de cheveux et l'a mise dans un sachet en plastique marqué du sceau impossible à confondre de la Securitate. J'étais si habitué à sa présence que je n'ai pas accordé d'importance à la chose mais, à la sortie du théâtre, il n'était plus là. Je me suis inquiété, je l'ai cherché, en quatre ans on prend des habitudes et ton espion devient ton frère de cœur ; je l'ai même appelé à grands cris dans ce Bucarest désolé et froid du milieu des années quatre-vingt. Mon ange gardien avait disparu, je me suis donc mis à marcher et, près de la Gare Nord, j'ai eu envie de manger quelque chose ; pour n'importe qui ce pouvait être une grillade, un sandwich à la viande, un

hamburger, mais j'étais en Roumanie et, déjà à cette époque, mes amis, le Conducatore avait décidé d'exporter tous les produits agricoles, nous condamnant, nous qui vivions au paradis socialiste, à bouffer une sorte de saucisse fabriquée avec tous les rebuts et les tripes des animaux. Ça avait l'odeur et le goût de la merde, pourtant je n'ai même pas réussi à en acheter quelques tranches car la carte de rationnement qui nous rendait tous heureux et égaux dans l'esprit du Titan des Titans, ne pouvait être utilisée que dans mon quartier.

Je suis rentré chez moi, un foyer où résidaient les camarades poursuivis en Asie, en Afrique et en Amérique latine. Constantinescu était là, furieux parce que je ne l'avais pas attendu à la sortie du théâtre. Alors, pour la deuxième fois, je me suis passé la main sur la tête et le camarade Constantinescu a mis mes cheveux dans un sachet. À ma grande surprise, il m'a laissé seul le lendemain matin, j'ai compris que je devais limiter ma chute de cheveux et, donc, commencer à préparer ma fuite.

Pendant des années j'ai vécu avec un désir obsessionnel : revenir à Bucarest et chercher mon dossier dans les archives de la Securitate. Qu'est-ce qu'ils ont bien pu faire de mes cheveux ? Je termine : un jour, j'étais déjà presque aussi chauve que maintenant, j'ai profité de l'absence du camarade Constantinescu pour aller jusqu'à une voie ferrée et j'ai sauté dans un train ; il était chargé de betteraves et se dirigeait vers l'ouest. J'ai dormi au milieu de ces tubercules et, quand je me suis réveillé, j'étais en Yougoslavie. Des miliciens m'ont fait descendre du train, je ne parlais pas un mot de serbe mais ils ont compris que je n'étais pas roumain et, après avoir répété plusieurs fois le mot Chili, j'ai fini par pleurer à chaudes larmes tout en dévorant des plats de *sarrna,* une sorte de formidable paella dans laquelle on utilise tout le cochon, du groin à la queue, et les verres de *slibowitz* généreusement remplis à chaque fois par des miliciens yougoslaves ont fait de moi le chauve le plus heureux de la terre.

— Tu étais dans la patrie du maréchal Tito, le seul militant antifasciste à avoir réussi à devenir chef d'État. Tu étais fier, j'espère, dit Arancibia.

— J'étais affamé et occidental. De plus, mon cher Lucho, un autre militant, Willy Brandt, a lui aussi réussi à être chef d'État, mais il n'a pas fait autant de scandale. Passe-moi plutôt une autre cuisse de poulet, suggéra Garmendia.

Les trois hommes s'approchèrent du comptoir en planches et même

Salinas se servit un bout de blanc de poulet. Ces volailles n’avaient pas mauvais goût, la magie de l’assaisonnement faisait oublier leur triste condition de volatiles insipides.

Ils burent, mangèrent, parlèrent de leur vie dans le bruit de la pluie battante qui ne semblait pas vouloir s’arrêter. Sans le dire, les trois hommes se sentaient bien là, près du feu. Ils parlaient, retrouvaient l’habitude oubliée de “bavarder autour d’un verre”, se regardaient sans crainte car, plus gros ou plus maigres, chauves ou la barbe blanchie, ils gardaient une certitude : certains tigres ne se soucient pas d’avoir une rayure de plus ou de moins. Même l’histoire de Lucho Arancibia, avec ses deux frères engloutis dans la nuit dictatoriale, son passage par les salles de torture de la rue Londres et, plus tard, son internement dans le camp de concentration de Punchacaví d’où il était ressorti avec un fusible en moins, comme il le disait lui-même, n’était qu’une conversation de plus entre Chiliens, entre Sud-Américains, entre habitants de ce foutu sud du monde.

— Nom d’une pipe, Lolo, on attend qui ? demanda Salinas.

— Le spécialiste, je te l’ai déjà répété plusieurs fois, lui répondit Arancibia.

— De quoi s’agit-il, Lolo ? insista Salinas.

— C’est très simple : on va attaquer une banque, dit Garmendia et les trois hommes gardèrent le silence, les yeux fixés sur le feu.

9

Concepción García se servit un cinquième verre d'eau-de-vie et parla vaguement de sortir sur le petit balcon car l'appartement de la Jacobstrasse en avait un et, dans cet espace exigu orné de pots de fleurs, elle avait l'habitude de lire le *Tageszeitung* pour choisir le concert, le cinéma ou l'exposition où elle se rendrait le lendemain. Son mari la regarda d'un air perplexe :

— Quel petit balcon ? On ne vit plus à Berlin, Concha, on est à Santiago et, ici, il n'y a pas de petit balcon.

Aravena lui expliqua alors de nouveau que les flics arrivent toujours par deux, ça leur permet de jouer au gentil et au méchant. Qu'ils vont se pointer en couple et exiger de les interroger séparément. C'est là que la minijupe qu'elle avait conservée entre en action et pas question de porter des collants ou des dessous. Évidemment elle n'était pas Sharon Stone et aucun des policiers ne ressemblerait à Michael Douglas, mais le truc de croiser lentement les jambes ne manquerait pas de réveiller leur *Basic Instinct*. Tout allait dépendre de son pouvoir de séduction.

Aravena interrompit son cours de conduite testimoniale et regarda la bouche de sa femme d'où coulait un mince filet de salive : elle s'était endormie sur le sofa.

— Concha, tu as descendu une demi-bouteille d'eau-de-vie, murmura-t-il et, après l'avoir secouée, il sut que le sommeil était le seul remède à cette cuite.

Tout reposait donc sur lui ; il devait préparer un discours convaincant, un alibi probant et incontestable.

“Voilà comment les choses se sont passées, monsieur l'inspecteur : je suis sorti de l'immeuble pour aller au vidéoclub dans l'intention de louer *La Kermesse de l'Ouest* car je suis dingue des classiques du western et Lee Marvin est époustouflant dans ce film. Soudain, j'ai vu une voiture s'arrêter, c'était une grosse Chrysler, noire, avec des vitres teintées, c'est pourquoi je n'ai pas pu distinguer les occupants. Ils ont jeté l'homme

dans la rue et ont pris la fuite. J'ai hésité entre poursuivre le véhicule et secourir le monsieur qui avait une blessure à la tête et perdait du sang, mais il n'y avait déjà plus rien à faire. Non, je n'ai pas pu lire l'immatriculation, avec cette pluie, vous imaginez, on n'y voit rien…"

Non, Coco, ils ne vont pas gober ça. Tu es en train de décrire un véhicule du FBI ou des yakusas. Ce genre de bagnole, il n'y en a pas au Chili. Trouve une autre *chiva*.

Une *chiva,* oui c'est ça. La *chiva* est un quadrupède partout dans le monde, sauf au Chili. En Scandinavie, en Australie, c'est une bête têtue, opiniâtre, imperméable à la divergence d'idées. C'est ainsi qu'on la trouve dans toutes les fermes néozélandaises, les prairies des Asturies, les îles des Caraïbes, sauf au Chili car dans cette longue frange de terre qui, vue à travers l'œil de Google, ressemble à un lambeau de continent, un morceau en trop qui sera bientôt retaillé à grands coups de ciseaux par la mer, cette grande couturière, une *chiva* est la plus grande preuve de roublardise, elle résume la déplorable picaresque espagnole, le pire des héritages. Une *chiva* est un énorme mensonge, bien ficelé, supérieur à la vérité qu'il remplace. Tu es sur la bonne voie, Coco.

"La vérité vraie, monsieur l'inspecteur, c'est que j'ai quitté la maison avec deux idées fixes en tête, la première, acheter un Tetra Brick de vin rouge pour faire un *navegado,* quand il pleut vous savez combien on apprécie un vin chaud parfumé à l'orange et à la cannelle. Bien sûr, il faut prendre un vin bon marché, personne ne gâche une bouteille de Concha y Toro. Ma deuxième idée était de passer au vidéoclub pour voir si on y avait rapporté *Les Sept Samouraïs,* ce classique du cinéma japonais. J'adore Toshiro Mifune dans ce rôle de samouraï tellement dingue que ses six camarades ne le prennent pas au sérieux. J'étais en train de me demander si j'allais d'abord au vidéoclub ou chez le marchand de vin quand soudain ce monsieur s'accroche à moi, me demande de l'aide et je vois alors deux types, grands, costauds, blonds mais masqués venir vers nous à toute vitesse et l'air menaçant. Masqués, oui, avec des masques d'Halloween, vous me comprenez, des citrouilles souriantes et des trucs dans ce goût-là. Tout s'est passé très vite. Moi, je pratique le taekwondo, je me suis mis en position de combat, attaque et défense simultanées, mais je n'ai pas pu éviter que l'un des Slaves, oui, c'était des Slaves, ils s'appelaient *tovarich* entre eux, donne un coup de crosse de revolver au pauvre monsieur. Indubitablement, il s'agissait d'un Glock, on ne peut

pas confondre ces armes autrichiennes. En voyant le monsieur tomber, j'ai pris une position d'attaque plus agressive, les types ont reconnu un adversaire entraîné aux arts martiaux et ont fui vers le véhicule qui les attendait tout près de là, portes ouvertes. C'était une Land Rover avec une plaque d'immatriculation couverte de boue. Pauvre homme. Avant de mourir, il m'a regardé dans les yeux et m'a dit que c'était le début d'une longue amitié. Je suis bouleversé…"

Non, Coco, ça ils le goberont encore moins. Oublie *Casablanca* et le taekwondo. Le type est mort sur le coup, il n'a pas dit un mot. Sois sérieux, Coco.

"Tout s'est passé très vite, monsieur l'inspecteur, c'est pourquoi mon témoignage est susceptible de présenter certaines lacunes, ou des pièces qui ne collent pas, comme vous le dites de façon si sympathique dans votre jargon. Si je m'en tiens fidèlement aux faits, les choses se sont déroulées approximativement de la manière suivante : je fermais à double tour la porte donnant sur la rue car dernièrement il y a eu pas mal de vols dans le quartier. J'avais l'intention d'aller au vidéoclub louer *Titanic*, même si je n'aime pas particulièrement Leonardo di Caprio ; je le trouve peu crédible avec sa tête de gamin qui pisse encore dans son pantalon. Ce qui me plaît, dans ce film, c'est l'histoire d'amour, l'artiste fauché et la millionnaire qui tombe follement amoureuse de lui. Au fond, c'est encore une version du vieux drame shakespearien, mais que sont les classiques du grand écran sinon des recréations de drames anciens. Mais ce n'est là qu'une digression pour illustrer mon état d'esprit au moment où a eu lieu la tragédie. Je mettais mon porte-clés dans ma poche quand une voiture de luxe, une Mercedes noire à l'air sinistre, s'est arrêtée à quelques mètres de moi. Soudain, une porte s'est ouverte et le pauvre homme s'est laissé tomber sur le trottoir. De toute évidence il fuyait, en proie à la panique ; il a murmuré des mots incompréhensibles à cause du bruit de la pluie, c'était peut-être un dramatique appel au secours et, même pas deux secondes plus tard, un type grand et corpulent est descendu de la voiture. Il était noir, peut-être kényan, vous savez on ne voit pas beaucoup d'Africains dans le quartier. Sous la pluie, sa peau noire brillait de façon effrayante. Oui, j'ai eu peur, je l'avoue, je suis un homme pacifique. L'Africain qui, en y réfléchissant bien, n'était peut-être pas kényan mais zoulou à en croire ses enjambées, s'approcha du malheureux homme et, quand il se trouva près de lui, j'ai remarqué sa

mallette, une de ces mallettes de cadre utilisées par les mafiosi pour transporter les pots-de-vin ou le butin des rançons. Je n'en suis pas sûr, mais je crois lui avoir ordonné de laisser en paix l'homme à terre mais il m'a écarté vigoureusement, à vrai dire il m'a repoussé si violemment que j'ai failli perdre l'équilibre et, profitant de mon désarroi, a donné un terrible coup de mallette au pauvre monsieur. La victime de cette agression s'est effondrée, foudroyée. Sous le choc, la mallette s'est ouverte et il en est tombé trois objets que j'ai reconnus immédiatement, il s'agissait de trois lingots d'or avec une croix gammée parfaitement visible, sculptée en relief. J'ai réagi avec l'indignation de tout homme sensé, j'ai balancé deux coups de pied au black occupé à ramasser les lingots et j'ai dû lui faire assez mal car il a boitillé jusqu'à la voiture en poussant de sauvages hurlements de douleur.

Non, Coco, sérieusement, non.

Coco Aravena se gratta la tête, maudit son imagination de scénariste impénitent, regarda sa femme toujours endormie et se rendit dans la chambre à coucher. Là, il souleva le matelas et prit le lourd revolver. L'arme entre les mains, il médita à voix basse.

— Voyons les choses calmement : en fait, personne n'a vu ce qui s'est passé et, tôt ou tard, ils vont attraper les voyous qui ont piqué ses souliers. Quelques baffes dans un sous-sol quelconque et c'est eux qui casqueront. Ce type n'était pas un flic, les flics ont une plaque, un flic sans plaque se sent tout nu ou pire encore, comme un eunuque. Alors, nous avons quoi ? Un homme avec un pistolet et sans identité. Un gangster ? Ça ne colle pas, les gangsters ne se baladent pas tout seuls dans la vie et sans munitions. Un tueur ? Non plus. Un tueur à gages se déplace dans des voitures discrètes, jamais à pied. Que nous reste-t-il ? Le sale visage du pouvoir. Le mort travaille pour un service secret, c'est peut-être un espion argentin, bolivien, péruvien, beaucoup de pays ont de vieilles querelles à régler avec le Chili. Et, par-dessus le marché, il y a un numéro de téléphone.

Coco Aravena prit l'appareil, composa le numéro et attendit, une main sur la bouche.

— Nous sommes prêts, dit une voix d'homme.

— Bien, répondit Aravena.

— Notez l'adresse, dit la voix.

Coco Aravena écrivit sur la paume de sa main.

— Il y a un écriteau sur le portail, *Garage Arancibia*.
Avant d'être coupé, Aravena entendit un autre homme dire :
— Demande-lui s'il aime le poulet.

10

Concepción García, la bouche sèche et le palais à moitié endormi par l'eau-de-vie, avait une envie folle d'un grand verre de Schorle, cet heureux mélange de bière et de limonade qui calmait si bien les effets de la gueule de bois.

L'arôme du café frais parvint à la ravigoter un peu et elle découvrit alors que la jeune fille affublée d'un blouson bleu foncé portant le mot POLICE sur le dos était bien réelle, comme l'était aussi l'homme qui, à l'autre bout de la table, l'observait d'un air amusé.

— Comment vous sentez-vous, madame ? lui demanda-t-il.

La femme avala une gorgée de café et s'enquit de son mari.

— Nous ne savons pas où il est. Nous avons sonné, vous nous avez ouvert la porte, offert un verre, et puis vous êtes tombée comme un sac de patates, si vous me permettez l'expression. Mon équipière a réussi à vous ranimer. Je suis l'inspecteur Manuel Crespo et je dois vous poser quelques questions.

La femme se rappela alors l'histoire du gentil et du méchant flic mentionnée par son mari.

— Eh bien, posez-les.

— Il y a environ deux heures vous et votre conjoint êtes allés au commissariat déposer une plainte pour vol d'appareils électroménagers. Quels objets les malfaiteurs vous ont-ils dérobés ?

— Mon mari le sait, c'est lui qui a fait la liste.

— Et je crains fort que vous ignoriez où il se trouve. Au premier coup d'œil, madame, je peux voir une cafetière électrique, un grille-pain, un micro-ondes, un téléviseur et un magnétoscope, ce sont là les choses que les cambrioleurs volent habituellement. Je vous répète : que vous ont-ils dérobé ?

— *Scheisse*, murmura la femme.

— Merde, en allemand. Non, madame, les voleurs ne volent pas de la merde, dit l'inspecteur.

La femme posa les coudes sur la table et se prit la tête à deux mains. Elle ferma les yeux de toutes ses forces, ce maudit truc devait réussir un jour ou l'autre et la faire disparaître. Elle sentit la main de la policière sur son épaule ; elle la secouait doucement, sans serrer et lui demanda :

— Que s'est-il passé dans la rue ?

Concepción García ouvrit les yeux, regarda la surface sombre du café, se vit marcher parmi les milliers de personnes qui criaient en chœur des slogans débordants de confiance, elle vit les drapeaux rouges du parti communiste, les drapeaux rouges des socialistes, les drapeaux rouge et noir de la gauche révolutionnaire et, très en arrière, quasiment en fin de cortège, un jeune chargé d'une énorme pancarte arborant le portrait d'un homme inconnu, mafflu et souriant. Elle se vit approcher de lui et entendit l'écho de sa naïveté demandant qui était ce gros : “C'est le président Mao, le Grand Timonier”, lui avait répondu le jeune homme puis il s'était présenté : Jorge, Coco pour les amies, et l'avait invitée à prendre un grand verre de *mote con huesillos*[4] à la fin de la manifestation. Elle se rappela sa fascination devant ce type : il était contre tout et les milliers de manifestants n'étaient pour lui que des pantins manipulés par l'impérialisme social soviétique, des petits-bourgeois essentiellement contre-révolutionnaires ou des *Lumpenproletariat*. Un type capable de proférer des insultes aussi peu ordinaires était fascinant et elle, ouvrière à l'usine textile Vestex, le trouva amusant.

Sur l'écran sombre du café, la vie défila à toute vitesse : la brève romance, le mariage, la déception de sa famille en la voyant épouser un minus qui refusa de passer par l'église sous prétexte que la religion était l'opium du peuple et transforma la déjà très courte cérémonie à la mairie en une sorte de happening, mi-réunion d'Amish mi-congrès de réparateurs d'ascenseurs, car tous ses témoins portaient rigoureusement le même costume boutonné jusqu'au cou et le même missel rouge du *Traitement correct des contradictions,* collé sur la poitrine comme un nichon rouge. Sous ses yeux passa aussi l'espoir de voir Coco cesser un jour d'être un exalté, surtout quand il répondait aux insinuations sur la nécessité de se trouver un travail quelconque en brandissant un petit carnet rouge relié en plastique qui, de loin, ressemblait à une brochure de première communion même s'il avait pour titre *Cinq thèses contre le libéralisme*. Dans sa tasse de café défilèrent une à une ses collègues

d’usine et leurs arguments implacables : “Tu l’as sorti d’où, ce pro-Chinois de merde ?”, “Il n’y a pas de cadre politique qui tienne, il est allergique au travail, un point c’est tout”, “À ta place, je lui aurais donné un coup de pied au cul depuis longtemps.”

Dans la tasse, le café s’épaissit quand les images du coup d’État montrèrent un Coco Aravena s’obstinant à défendre le gouvernement chinois qui avait barricadé les portes de son ambassade pour que pas un Chilien ne puisse trouver refuge derrière les murs de la maison du Grand Timonier. Dans la tasse, elle vit également passer des morts, flottant sur les eaux plus épaisses et plus sombres du Mapocho, des cadavres de dirigeants syndicaux de l’usine textile criblés de balles pendant le couvre-feu aux portes mêmes de l’usine jusqu’au moment où la bouche édentée d’une voisine lui avait demandé de venir chez elle en courant car son mari l’appelait au téléphone. “Je suis à l’ambassade d’Allemagne, je ne supporte plus la répression.” Elle lui avait répondu : “Dieu du ciel, Coco, toi, personne ne te poursuit.” Et, finalement, elle vit avec une netteté parfaite son lointain appartement de Kreuzberg, dans un Berlin à jamais perdu.

— C’est moi qui l’ai tué, dit Concepción García.

L’inspecteur Crespo et sa coéquipière se regardèrent, tous deux savaient que l’aveu d’un crime dont ils n’avaient pas parlé manquait de crédibilité, et plus encore s’il venait de la bouche d’une femme réveillée au plus fort de sa cuite.

— Buvez votre café, madame. Je peux le réchauffer si vous voulez, proposa Adelita Bobadilla, mais la femme écarta la tasse.

— Non, finissons-en au plus vite. C’est moi qui l’ai tué. Mettez-moi les menottes.

— Procédons par étapes, madame. Qui diable avez-vous tué ? demanda l’inspecteur.

Concepción García fit alors une description assez cohérente et détaillée d’une vie ratée à cause des dettes, du manque d’espoirs et de l’indolence d’un mari qui, d’après ce que comprirent les deux policiers, était passé d’un radicalisme politique disparu dans les années quatre-vingt à une vie consacrée au septième art en qualité de spectateur domestique.

Au fil de son récit, la femme retrouvait peu à peu son calme et elle les conduisit dans la chambre à coucher pour leur montrer la fenêtre aux vitres cassées cachée sous une couverture qui commençait à dégouliner

de pluie puis au meuble où elle avait pris les objets avant de les jeter dans la rue.

— Ça ne sert à rien de le dire, je le sais, mais j'ai agi sans le vouloir. Je n'ai jamais fait de mal à personne et me voilà devenue une meurtrière, conclut-elle.

— Je prendrais un petit café avec grand plaisir, suggéra l'inspecteur et il eut envie de parler de la pluie car à quoi sert-elle sinon à dire "Il pleuvait drôlement avant, vous vous rappelez les orages de 62 ?", mais il préféra se servir deux cuillerées de sucre, remuer lentement et penser combien il est facile de franchir la ligne entre la vie et la mort. Il lui revint en mémoire un fait apparemment dû à l'inattention qui avait fauché deux vies. Un conducteur avait tourné à gauche dans une rue et s'était retrouvé face à une camionnette roulant, d'après lui, en sens interdit. Le choc n'avait pas été violent et, pourtant, il avait suffi d'une étincelle pour mettre le feu au réservoir d'essence fermé par une boule de chiffons. L'explosion et l'incendie avaient tué les deux occupants de la camionnette, le chauffeur du véhicule responsable de l'accident avait fui avant de se rendre quelques heures plus tard.

Cet homme avait vécu quinze ans en exil à Prague et invoquait pour sa défense que les faits avaient eu lieu dans son quartier où, de tout temps, on pouvait prendre cette rue dans le sens nord-sud et qu'il ne savait pas quand cela avait changé. Les anciens exilés étaient désorientés, la ville n'était plus la même, ils cherchaient leurs bistrots et tombaient sur des commerces chinois, la pharmacie de leur enfance était devenue un *topless,* à la place de leur vieille école il y avait maintenant un concessionnaire de voitures et le cinéma du quartier était devenu un temple des Frères pentecôtistes. Sans les prévenir on avait changé le pays.

— Vous n'êtes pas une meurtrière. C'était un acte fortuit, très imprudent, certes, mais si vous avez dit la vérité, comme nous le croyons, vous étiez aveuglée par la colère.

— Mais vous allez m'arrêter, n'est-ce pas ?

— Non. Qu'aurions-nous à y gagner ? De plus, il continue de pleuvoir à torrents. Vous allez rester ici, bien tranquillement, et demain, à huit heures du matin, vous vous présenterez au commissariat. Emportez avec vous de quoi vous changer, des affaires de toilette, car nous allons peut-être vous arrêter pour imprudence grave et homicide involontaire. Vous

passerez quelques jours en garde à vue jusqu'à ce que le tribunal fixe la caution. Maintenant nous devons parler avec votre mari.

Concepción García ignorait où il se trouvait. Elle cita les deux endroits qu'il fréquentait, le vidéoclub et le cybercafé du centre commercial, probablement fermés à cette heure.

Au moment où les policiers s'apprêtaient à se retirer, elle se revit penchée à la fenêtre, regardant son mari examiner le cadavre. Elle retourna dans la chambre à coucher et souleva le matelas.

— II y a quelque chose que je ne vous ai pas dit : le mort avait une arme à feu, mon mari l'avait mise ici, et elle a disparu.

Adelita Bobadilla se rappela son premier jour de service aux côtés de l'inspecteur Crespo. Tout en lui donnant des informations générales, il avait mentionné qu'il travaillait calmement, que le calme était sa seule méthode pour ne pas être bloqué par les impondérables. Et aucune enquête n'est à l'abri des impondérables.

— Madame, avez-vous un téléphone à la maison ? demanda-t-elle.

La femme acquiesça d'un mouvement de tête et Adelita nota pour elle son numéro de portable.

Avant de mettre en marche la voiture de patrouille, elle laissa l'inspecteur se détendre. Il continuait à pleuvoir sur Santiago, les éclairs déchiraient la nuit et les coups de cymbale du tonnerre secouaient les lampadaires de l'éclairage public.

— Que faisait Pedrito avec ce calibre ? Voilà la première question. Et la deuxième : que fait maintenant notre mari égaré avec cette arme ? J'ai lu un formidable roman policier de Chester Himes, *L'Aveugle au pistolet,* il m'a tellement plu que je l'ai relu plusieurs fois. Espérons que l'Époux armé ne le surpasse pas, murmura l'inspecteur.

— Quelle est la prochaine étape ? demanda sa coéquipière.

— On va chercher des hommes qui ont des têtes de mari.

11

Message de gerundio@hotmail.com à
blackpanther@hotmail.com

Je suis heureux d'avoir de tes nouvelles. Je suis rentré d'exil depuis un peu moins de six mois et, comme tu vois, j'ai une adresse hotmail que je ne dois donner à personne. Ne t'en fais pas, je ne connais pas grand monde. De quoi s'agit-il ? Tout ça me paraît très mystérieux. Ne m'écris pas avec une orthographe de jeune analphabète, s'il te plaît. Je veux se termine par un x et s'écrit en toutes lettres.

Message de blackpanther@hotmail.com à
gerundio@hotmail.com

Je suis heureux moi aussi de te savoir vivant. La liste des gens que nous connaissons a maintenant beaucoup de croix. Raconte-moi comment tu vas sur le plan : a) sentimental ; b) économique ; c) penses-tu rester au pays ? Il dépendra de tes réponses que je dise finalement de quoi il s'agit. En suivant le même ordre je t'informe : a) je me suis marié avec une Croate en 86, la fête a duré quatre ans et un enfant, maintenant je suis divorcé et je cherche une copine sur Internet ; b) dans la merde et pourtant je n'ai pas de loyer à payer car j'ai hérité la maison de mes vieux. Sans profession et dans la catégorie des seniors l'ambiance est plutôt déprimante ; c) je me sens de passage et je veux retourner en Europe.

Message de gerundio@hotmail.com à
blackpanther@hotmail.com

a) même situation mais ma moitié n'était pas croate, j'ai épousé ma fiancée de toujours, Matilde, nous avons eu un fils qui a fait de moi un grand-père et elle a découvert la passion française. Du point de vue de la raison pure, sur le plan émotionnel je me sens comme un perchoir de

poulailler : dans la merde. Explique-moi comment on fait pour chercher une copine sur Internet ; b) je suis journaliste ou plutôt j'étais car je n'ai pas écrit une ligne depuis longtemps. Je vis dans une pension potable et, tous les jours, je sors chercher je ne sais quoi, il me sera donc difficile de le trouver ; c) je n'y ai pas réfléchi mais j'irais bien dans le Nord, je crois, vivre comme un papy hippie à San Pedro de Atacama. Je hais Santiago.

Message de blackpanther@hotmail.com à gerundio@hotmail.com

Réponses satisfaisantes. Je me souviens de Matilde, à la fac elle était à croquer ; comment on doit interpréter ton histoire de passion française ? Elle t'a quitté pour un *franchute ?* L'honneur de la patrie a-t-il été souillé ? La mienne m'a fait le coup avec un Bosniaque. Je m'explique : la tragédie a cessé d'émouvoir les gens quand la dictature a pris fin et, à partir de la guerre des Balkans, les Bosniaques sont devenus les rois de la fête. Pour chercher une copine sur Internet, c'est très simple. Il y a des pages comme pantoufledevair.com, tu cherches l'adresse web, tu t'enregistres et tu rédiges une annonce du genre "Croulant romantique, cherche moitié", tu indiques tes préférences et tu attends. Tu peux aller plus vite et regarder les annonces publiées. Tu sais tchater ? Deux conseils : ne crois pas tout ce que tu vois, en général les photos sont celles d'autres filles qui ont vingt ans de moins et des différences notoires quant à la taille et au poids annoncés. Autre conseil : invente-toi un pseudo décent, certains types s'appellent "25cmjuteux" ou "quelbeaumâleaditladame", mais je suis sûr qu'ils ne cassent pas des barres. Dernière question : qu'est-ce que tu penses de Robin des Bois ?

Message de gerundio@hotmail.com à blackpanther@hotmail.com

Ton message est confus. Je suis sincèrement désolé pour le Bosniaque. Je ne sais pas si tu te souviens que Matilde était en lettres. La passion française a un vignoble en Provence, un appartement sur la rive gauche, et il est critique littéraire. Sans commentaire.

J'ai suivi les instructions et je suis entré dans le site pantoufledevair.com. Mon pseudo est "romantiquebienenveloppé" et j'ai

gagné du temps. Je tchate avec une certaine “âmesolitaire” et ça promet. Elle sait faire les *humitas,* le gâteau de maïs, et a gagné une fois le concours de miss Gras double. Je ne sais que penser de Robin des Bois, c’était un Anglais et l’expérience historique démontre qu’il n’existe pas d’Anglais aussi noble. S’il volait les riches pour donner aux pauvres j’adhère à sa cause, mais je crois que l’histoire a été mal traduite, le type ne s’appelait pas Robin Wood mais Hobin Rood, il volait les pauvres pour donner aux riches, une habitude très anglo-saxonne. C’est quoi, le mystère ? Dernière chose : miss Gras double me propose d’échanger des photos. Dis-moi comment faire.

Message de blackpanther@hotmail.com à gerundio@hotmail.com

Robin des Bois : il était une fois un bandit chilien qui volait les riches pour la bonne cause. Mais il n’eut pas le temps de distribuer le butin aux pauvres. Il le déposa dans la grotte d’Ali Baba. Le jeune homme mourut. Je sais où se trouve la grotte et nous sommes pauvres. Nous = 3 : toi, moi et le député de la colle, tu te souviens de lui ? Sympathique, la miss Gras double. Pour les photos, tu dois aller te faire tirer le portrait chez un photographe et lui demander d’en charger deux ou trois sur un CD. Ensuite tu les transfères sur ton ordinateur et tu les envoies. Attention, si elle te demande des photos à poil, tu dois te procurer un appareil-photo numérique et les prendre toi-même. Question : tu irais dans la grotte d’Ali Baba ?

Message de gerundio@hotmail.com à blackpanther@hotmail.com

Tu envoies des photos de toi à poil ? Miss Gras double veut des photos d’identité et nous sommes déjà d’accord sur plusieurs points : on aime tous les deux bien manger et boire modérément. C’est un premier pas. Ce que tu projettes est une affaire sérieuse. Je t’invite à *Las Tejas,* si ce bistrot existe encore, on en parlera face à face autour d’une bouteille de vin. Pour le député de la colle, c’est le type de l’atelier de réparation ? Il préparait la meilleure colle du monde, sans grumeau, crémeuse et légère. C’était un plaisir de coller des affiches quand c’était lui qui préparait la colle. Voyons-nous demain à midi.

Message de blackpanther@hotmail.com à gerundio@hotmail.com

Négatif. En prenant contact, je t'ai averti : pas question de nous rencontrer avant d'avoir éclairci un certain détail. Le détail, c'est Robin des Bois. Comme l'a dit Herminio Iglesias, le grand syndicaliste argentin, je le ferai tout seul ou en solitaire, et moins je connaîtrai de visages, mieux ça vaudra. Le trésor de Robin des Bois, c'est un gros gâteau. Discret et sans danger. De plus, on disposera des services d'un spécialiste. Non. Je n'envoie pas des photos de moi à poil, ta question est insultante. Le député de la colle se souvient de toi, lui aussi. Il a passé de mauvais moments mais il est toujours d'attaque. Question : tu te joins à nous ? Si tu décides de ne pas le faire, il te suffit de ne pas répondre à ce message. Bonne chance avec miss Gras double.

Message de gerundio@hotmail.com à blackpanther@hotmail.com

Tu parles maintenant d'un spécialiste, cela veut dire qu'il faudra couper le gâteau en quatre. J'accepte. Il n'y a pas de pire affaire que celle qu'on ne fait pas. Miss Gras double s'y connaît aussi en astrologie, elle a fait mon thème astral et m'a dit textuellement qu'elle me voit partager un moment de gloire avec trois messieurs. Quand ?

Message de blackpanther@hotmail.com à gerundio@hotmail.com

Je comptais sur toi. Le spécialiste agit pour des raisons romantiques. On est donc trois à se partager le gâteau. Ta miss Gras double me plaît chaque jour davantage. Tu te rappelles l'adresse de l'atelier ? Le rendez-vous est pour demain. Arrive entre huit et dix heures du soir. Charge-toi du ravitaillement. Le député de la colle te surprendra peut-être, il est parfois bizarre. Les méchants lui ont fait péter un fusible mais je le considère comme mon bras droit et il met son atelier à notre disposition. Miss Gras double t'a envoyé des photos ?

Message de gerundio@hotmail.com à blackpanther@hotmail.com

J'y serai. Qu'est-ce que j'achète ? Miss Gras double m'a envoyé trois photos en bikini. Vive le baroque ! L'histoire du fusible pété, c'est grave ? Je suis enthousiasmé, miss Gras double me voit tout près des étoiles et les plus grands observatoires astronomiques se trouvent à San Pedro de Atacama. Si c'est une grosse affaire, je me vois déjà avec elle (miss Gras double, pas l'affaire) passer toutes mes journées au soleil dans la Vallée de la Lune.

Message de blackpanther@hotmail.com à gerundio@hotmail.com

Le fusible pété, c'est pas grave. Il t'attend. S'il est bizarre, ne fais pas attention. Demande à miss Gras double si elle n'a pas une sœur ou une copine qui lui ressemble. Ceci est mon dernier message. Achète des poulets. Tout près de l'atelier, tu trouveras *Poulets non-stop*.

12

Coco Aravena se maudit de ne pas avoir pris de parapluie en sortant de chez lui. Il pleuvait de manière inhabituelle et il faisait plutôt froid. S'il y avait une éclaircie au petit jour, les neiges de la Cordillère des Andes resplendiraient et Santiago deviendrait *la ville menacée par les symboles de l'hiver* chantée par Silvio Rodríguez.

Il passa rapidement en face du portail, vit sur la vieille enseigne *Garage Arancibia* et sentit le poids du revolver tirer sur son manteau détrempé. Arrivé au coin de la rue, il se mit à l'abri de la pluie sous un porche, alluma une cigarette et se mit à gamberger.

“Ils doivent faire partie des services secrets boliviens, c'est sûr. Comment on les appelle ? Les Yankees parlent de 'la compagnie' pour désigner la CIA. Qu'est-ce que je vais leur dire ? J'ai l'impression d'avoir fait une erreur en leur téléphonant. S'ils sont bons, ils ont dû faire leur enquête et trouver mon numéro ; ces gens-là ont des scanners, des capteurs d'ondes. C'est la vérité. En tout cas, voici la mienne : j'ai été témoin de la mort de votre homme et, si ça peut vous servir à quelque chose, il a supporté la torture sans dénoncer personne. Il m'a demandé de vous rapporter son artillerie, oui, on se connaissait, on avait participé, lui et moi, à des missions que vous devez ignorer pour des raisons de sécurité. Inutile de se pencher au-dessus de l'abîme pour conjurer le vertige.”

Non, Coco, te voilà de nouveau embarqué dans tes histoires.

“Putain, il pèse lourd ce revolver. En y réfléchissant bien, c'est une vieille pétoire et les agents des services secrets utilisent rarement des armes obsolètes. Ce flingue n'a rien de sophistiqué, il est lent à recharger. Non. Ce ne sont pas des espions boliviens. Que je suis con ! Ce type faisait partie de La Oficina, dont une section doit fonctionner dans ce garage. Voilà pourquoi il avait un vieux revolver, pour le jeter après avoir tué. C'est ça. Dans ce pays on ne peut pas garder un secret, il n'y a pas assez de place ; tout le monde sait que pendant le premier gouvernement

démocratique on avait déjà décidé de créer une organisation de sécurité parallèle, La Oficina, pour assassiner les derniers gauchistes qui croyaient pouvoir renverser la dictature par les armes. Ils se sont inventé une excuse à laquelle eux-mêmes ne croyaient pas : dialoguer en restant sur des positions de gauche, surtout avec le Mouvement révolutionnaire Manuel Rodríguez, des gars qui n'avaient pas laissé Pinochet en paix un seul jour. Mais ils savaient qu'ils allaient liquider tous ceux qui n'accepteraient pas leur point de vue, tous ceux qui ne comprendraient pas qu'au Chili la transition vers la démocratie se faisait en appliquant le mot d'ordre du Guépard : tout doit changer pour que rien ne change. Certains membres de La Oficina, y compris depuis l'exil, se sont associés à des bourreaux pour former des organismes de sécurité. Maintenant ils sont riches, ont des polices parallèles chargées de veiller sur les banques, les immeubles, les quartiers luxueux et les vallées de la cordillère où on respire de l'air frais pendant que la pollution asphyxie Santiago. La Oficina. Ça ne peut pas être autre chose. Oui, votre homme m'a fait confiance, j'ai participé dans l'ombre à plusieurs actions, j'étais le complice inconnu, l'infrastructure qui a dû vous surprendre plus d'une fois. Il a été chargé d'une mission importante, ne vous inquiétez pas, les gars. Je peux seulement vous dire en confidence qu'il vole en ce moment vers la Namibie, une sombre histoire de diamants. Il m'a demandé de vous rendre ça et de vous transmettre un dernier message : inutile d'essayer de le contacter."

Pas mal, Coco. Pas mal.

Une nouvelle décharge électrique illumina la rue, la trombe d'eau fouetta le trottoir. Coco Aravena s'arrêta devant le portail et toqua. Il supposait qu'un cagoulé silencieux allait ouvrir et qu'on lui mettrait peut-être un bandeau sur les yeux avant de le conduire devant les barbouzes de La Oficina, mais Lucho Arancibia le regarda, les yeux écarquillés, avant de le prendre au collet.

Coco Aravena découvrit alors Lolo Garmendia, chauve mais reconnaissable même s'ils ne s'étaient pas vus depuis trente ans. Près de lui se trouvait Cacho

Salinas, plus gros, la barbe blanche et un air stupéfait mais pas aussi marqué que celui de l'homme qui lui avait ouvert la porte et le tenait toujours par le collet.

— Vous êtes de La Oficina ? balbutia-t-il, malmené par la main ferme

d’Arancibia.

— Et toi, qu’est-ce que tu fous là ? demanda Garmendia en caressant son crâne chauve.

13

L'inspecteur Crespo régla son poste sur Radio Cooperativa juste au moment où le bulletin météo annonçait une prolongation du front pluvieux pendant les prochaines quarante-huit heures. La région métropolitaine était en état d'alerte, craignant les inondations : il était conseillé de ne pas s'approcher du bord des canaux, et on annonçait que les écoles seraient fermées le lendemain.

— Eh bien si ça profite à quelqu'un, tant mieux, murmura-t-il.

— On tourne depuis plus d'une heure. Vous n'avez pas faim, inspecteur ? demanda sa coéquipière.

Depuis qu'ils avaient quitté Concepción García, ils avaient roulé à trente à l'heure. Les rues vides, inondées sous l'averse persistante, et la tiédeur accueillante de la voiture de patrouille invitaient à l'indolence, pourtant ils restaient attentifs. Ils avaient arrêté trois hommes pressés, l'inspecteur en avait immédiatement écarté un, lui trouvant une tête de célibataire, un détail incompréhensible pour son assistante, et les deux autres avaient donné des réponses satisfaisantes.

— Prends la rue Santa Rosa, en direction du sud. Tu connais *Le Cochon Mignon ?*

Il était minuit quand ils entrèrent dans le vieux restaurant de la Gran Avenida où quelques clients dînaient en regardant la télé. Ils s'installèrent à une table, loin de l'appareil.

Le patron les accueillit d'un :

— Inspecteur Crespo, quel honneur !

— Sers-nous deux jambonneaux avec de la purée, beaucoup de sauce piquante et un peu de moutarde allemande.

— Et du thé bien chaud, s'il vous plaît, demanda la jeune femme.

L'inspecteur grattait sa barbe de deux jours, un geste habituel pour accompagner ses réflexions.

— Je n'aime pas que ce type se balade avec un revolver, et encore moins que Pedrito soit sorti armé. Qu'est-ce qu'il mijotait ? Où allait-il ?

Dans quel but ?

— J'ai l'impression que vous le connaissiez bien et que vous le trouviez sympathique.

— C'était un loup solitaire, un *outsider*, comme on les appelle aujourd'hui, Adelita. Ses parents sont morts dans un accident quand il avait deux ans et il a été élevé par son grand-père, un anarchiste, celui-là même qui, avec Buenaventura Durruti, Gregorio Jover et Francisco Ascaso, a dévalisé la Banque du Chili en 1925. Le vieux lui a inculqué la rigueur morale des anarchistes et lui a donné des leçons de clandestinité comme jamais personne n'en avait reçu au Chili. Mange, c'est du porcelet à peine sevré, mange pendant que je te raconte comment je l'ai connu.

La jeune femme coupa un morceau de jambonneau, le tartina de moutarde et le mit dans sa bouche. La viande était tendre, parfumée par le céleri et le laurier de la sauce.

— En 1969, je suis sorti de l'école de police et j'ai commencé à travailler à la direction générale. En mai de l'année suivante, l'infanterie de marine a attaqué un soi-disant camp d'entraînement à la guérilla dans le Sud, en territoire mapuche. L'endroit s'appelait Chaihuín, un trou perdu au milieu des montagnes, des rivières qui se jettent dans le Pacifique, du brouillard éternel et du froid. La marine n'avait pas à s'en mêler, c'était l'affaire de la police, on vivait dans un état de droit, la police dépendait du ministère de l'Intérieur mais l'infanterie de marine s'est peinturluré le visage et a attaqué.

Il s'agissait d'une poignée de jeunes socialistes, des étudiants pour la plupart, qui s'initiaient au maniement des armes et aux techniques de la guérilla. Une fusillade a eu lieu et tout aurait pu se terminer avec la reddition des apprentis guérilleros, mais ça ne s'est pas passé comme ça car l'infanterie de marine avait l'ordre précis d'assassiner et de faire disparaître l'un d'entre eux. Il s'appelait Kiko Barraza ; il était promis à un brillant avenir comme cadet de l'école navale, mais avait préféré déserter et rejoindre cette hypothétique guérilla. C'était un déserteur, Adelita, et l'école navale chilienne, formée à une discipline anglaise ridicule, ne pardonne pas aux déserteurs. Et il y avait autre chose. L'école navale était fréquentée par des fils de riches appartenant à une élite sociale appelée à sillonner toutes les mers du monde sur *La Esmeralda* et à effectuer de longues croisières aux frais du Trésor public. Un enfant des classes moyennes s'était rarement glissé dans leurs rangs, et encore

moins s'il n'était pas blond aux yeux bleus et n'avait pas d'officier de marine dans ses ancêtres. Pour je ne sais quelle raison bizarre, Kiko Barraza était entré à l'école navale, remarquable marin, on le surnommait l'Indien mais il s'en moquait. Il avait une forte musculature, mesurait un mètre quatre-vingts, était le premier à grimper sur la hune et connaissait la mer comme sa poche. De plus, c'était un poète, offense suprême pour la virilité des Nelson sud-américains. Ils l'ont fait disparaître. On ne l'a jamais retrouvé et, comme on était seulement à quatre mois des élections présidentielles, l'affaire a été classée sans la moindre enquête préalable pour savoir ce qui s'était passé.

Deux semaines après les faits, plus personne n'en parlait car l'effervescence de la campagne électorale occupait tous les esprits. Allende avait de sérieuses chances de gagner et la droite était non seulement hystérique mais divisée. Un jour pourtant, à la sortie du commissariat, un homme s'est approché de moi et m'a dit : “Salut, poulet, je veux te parler.”

Je ne l'ai jamais oublié car j'ai failli quitter la police à la suite de cette rencontre. Ma culture, Adelita, est celle d'un lecteur de romans policiers où la loi gagne toujours, ou bien, s'il faut la violer, c'est dans l'intérêt des honnêtes gens. J'ai fait semblant de ne pas avoir entendu “poulet” car, aujourd'hui, ça ne dérange plus aucun inspecteur de police et je lui ai demandé ce qu'il voulait. Il désirait savoir qui s'occupait de l'enquête sur la disparition de Kiko Barraza et je lui ai répondu : “Personne car, suivant des ordres venus d'en haut, le dossier a été classé.”

“Ils l'ont pris vivant et ils l'ont assassiné”, m'a-t-il dit en me regardant droit dans les yeux.

Je lui ai demandé comment il le savait et sa réponse a été d'un naturel déconcertant : “Parce que j'étais avec lui et que j'ai tout vu. J'ai des preuves, des témoins, je peux identifier les officiers responsables de son exécution. Alors, poulet, tu tentes le coup, oui ou non ?”

J'étais un simple inspecteur, inexpérimenté, et je le lui ai dit.

“Alors, tu ne peux rien faire. Écoute, poulet, je pense que tu ne me crois pas. C'est pas grave, on va récupérer les armes que les assassins de Kiko ont emportées et on le fera de manière spectaculaire. Si, en ce moment, l'idée de m'arrêter te passe par la tête, tu perds ton temps, poulet. Je ne laisse pas de traces et notre conversation n'a aucun témoin. Encore une chose, poulet, les gars de Chaihuín voulaient apprendre à se

battre pour être libres, comme tous les gens qui vont s'impliquer à fond pour la victoire d'Allende. Ils veulent être libres. Moi, je ne suis pas comme eux, poulet. Je me bats pour ne pas oublier que je suis un homme libre."

Comme tu peux l'imaginer, Adelita, je n'ai informé aucun de mes supérieurs de cette conversation avec Pedrito. Je me suis longuement demandé pourquoi il m'avait choisi pour chercher de l'aide et je n'ai jamais trouvé de réponse.

Une semaine plus tard, à huit heures du matin, les sirènes ont retenti. Il s'agissait d'un vol spectaculaire commis dans l'Armurerie italienne. On s'est précipités, armés, équipés de gilets pare-balles et appuyés par un hélicoptère car personne ne savait si les voleurs se trouvaient encore à l'intérieur. Dans le jargon de la gauche, on appelle cette affaire le Merveilleux Dispositif. Le vol avait été perpétré par le commando Pedro Lenín Valenzuela, du nom d'un jeune homme, presque un enfant, qui deux ans plus tôt avait essayé de s'emparer d'un avion de la compagnie Lan Chile posé sur la piste pour l'emmener à Cuba. Le garçon était mort, criblé de balles dans la carlingue. Personne n'avait tenté de parlementer : dans notre métier il y a toujours eu beaucoup de psychopathes à la gâchette facile.

Une fois dans l'armurerie, nous n'avons trouvé qu'une note du commando dans laquelle ils disaient qu'ils récupéraient les armes saisies à Chaihuín et demandaient justice pour Kiko Barraza. Par-dessus le marché, nous avions des dizaines de témoins dont les déclarations rendaient le vol encore plus spectaculaire.

Deux membres du commando avaient logé dans une pension proche de l'armurerie. Après avoir réuni les pensionnaires dans une salle, ils avaient fait entrer d'autres jeunes gens et s'étaient divisés en deux groupes : l'un pour ouvrir une brèche dans le mur et pénétrer dans l'armurerie, l'autre pour s'occuper des pensionnaires. Tout le monde était d'accord pour dire qu'ils étaient jeunes, bien élevés, sympathiques et n'avaient jamais fait preuve de violence. Parmi les pensionnaires il y avait un couple dont le nouveau-né n'arrêtait pas de pleurer. Cela attira l'attention de l'un des jeunes gens, il leur dit qu'il était étudiant en médecine et leur demanda de lui permettre d'examiner le bébé. Il diagnostiqua une infection bronchorespiratoire et il voulut savoir d'où étaient les parents : ils étaient de Lota, l'enfant avait donc respiré trop de poussière de charbon. Par

talkie-walkie ils demandèrent une aide extérieure pour se rendre dans une pharmacie de garde et acheter les médicaments prescrits par l'étudiant en médecine. Pour une raison étrange, les talkies-walkies utilisaient la fréquence des voitures de patrouille et plusieurs collègues entendirent les instructions nécessaires à la préparation des biberons. Une vingtaine de jeunes gens ou davantage, on ne l'a jamais su exactement, avaient participé à ce vol et d'après les rares choses découvertes peu à peu, on sait par exemple qu'un de nos illustres écrivains les a aidés de l'extérieur : il faisait le guet en collant des affiches pour le dentifrice Odontine sur les murs proches de l'armurerie.

Le casse de l'Armurerie italienne a été spectaculaire et on est passés pour de pauvres cons, Adelita. On n'a jamais pu établir le nombre et le type des armes volées car les propriétaires ont refusé de fournir un inventaire et de donner des informations sur leur provenance.

Deux ou trois jours après l'affaire j'ai de nouveau rencontré Pedrito. Il m'attendait derrière le poste de police, assis sur les marches de la prison. De là, il m'a fait signe d'approcher.

“Alors, poulet, tu tentes le coup oui ou non ?”

Je n'ai pas su quoi répondre. J'aurais pu l'arrêter, le menotter, l'emmener dans les sous-sols où Arturo Godoy, un crétin, ex-champion poids lourds, prêtait ses bons offices et obtenait des aveux à grands coups de poing. Mais cet homme ne laissait pas de traces, Adelita, c'était une ombre.

Je n'ai rien fait, je me suis seulement demandé pourquoi j'aimais être inspecteur de police.

“C'est pas grave, poulet, je veux seulement te demander de réfléchir à quelque chose : les gars ne veulent pas la violence mais ils sont prêts à répondre. Sois intègre. Ciao, poulet.”

Je l'ai écouté, je suppose. Cette année je prends ma retraite avec une pension de merde, comme tous les poulets intègres. Ne me laisse pas parler autant, Adelita. Tu ne vois pas que mon jambonneau a refroidi ?

— Demandez-en un autre. J'aime vous écouter car vous réfléchissez tout en parlant. Alors, inspecteur ?

— Pedrito avec un flingue, ça ne colle pas, il n'a jamais été violent. Et nous savons bien peu de choses sur le mari et son revolver.

14

Coco Aravena regardait les trois hommes qui fumaient en silence, buvaient leur vin à petits coups et hochaient la tête d'un air accablé. Plusieurs minutes s'étaient écoulées ainsi. Pour seule amabilité, Arancibia l'avait lâché et poussé jusqu'aux planches du comptoir.

— Moi je me tire, dit Cacho Salinas.

— Attends, l'interrompit Garmendia, tu ne crois tout de même pas que je comptais sur un connard pareil ?

— Je pourrais avoir un peu de vin ? demanda Coco Aravena.

— Par en haut ou par en bas ? lui lança Arancibia et l'éclat de rire des deux autres l'incita à esquisser un sourire, pas très convaincu cependant.

C'est alors qu'il le reconnut. Comme il avait changé, comme il avait vieilli cet ancien Tonton Macoute de la Brigade Ramona Parra, la troupe de choc des Jeunesses communistes coupable de lui avoir infligé la plus grande humiliation de sa vie de militant.

C'était en 1971, socialistes et communistes avaient organisé une assemblée à l'Institut pédagogique pour donner des informations sur la campagne d'alphabétisation décidée par le Gouvernement populaire, chercher des volontaires et, au passage, parler des défis de la bataille de la production.

Il y avait de l'enthousiasme dans l'assemblée, les gens demandaient la parole, se présentaient : un tel, du comité de la faculté de philosophie : nous avons des camarades alphabétiseurs prêts à partir dans les campagnes dès que le problème du transport sera résolu. Une telle, du comité de l'école de journalisme : camarades, il semblerait que le travail d'alphabétisation dans les mines soit négligé, les mineurs sont l'avant-garde de la classe ouvrière, ne l'oublions pas. Des commissions, des couples se formaient, on chantait en levant le poing.

Au milieu de l'assemblée, Coco Aravena était en pleine euphorie car la commission chargée de l'agitation et de la propagande du parti communiste révolutionnaire marxiste léniniste maoïste, tendance Enver

Hoxha, très différente de la coterie liquidationniste qui se faisait appeler parti communiste révolutionnaire marxiste léniniste pensée mao tendance drapeau rouge, l'avait chargé de la lecture d'une résolution du comité central appelée à changer l'histoire.

On lui avait donné la parole et il avait commencé à lire un tract qui critiquait, avec une dureté insolite, la conduite de la guerre au Viêtnam, accusait le Viêtcong et Ho Chi Minh de déviationnisme social impérialiste, mais les mains puissantes d'Arancibia arborant le brassard de la Brigade Ramona Parra l'avaient empêché de poursuivre et transporté sans toucher terre à un bout de l'assemblée. Il était resté là, au milieu d'une douzaine de brigadistes qui, non contents de commenter le toupet de ces pro-chinois de merde, le regardaient avec une évidente hostilité.

Coco Aravena avait essayé de distribuer aux brigadistes les tracts où se trouvaient les grandes vérités du Parti, mais personne n'avait sorti les mains de ses poches.

— Voyons voir, Pékinois, tu en as combien ? À peu près une cinquantaine, je crois, avait dit Arancibia en lui arrachant la liasse.

Aravena avait protesté :

— Nous sommes rassemblés ici pour confronter des idées et mon parti a le droit de réaliser des actions de propagande. Les méthodes du révisionnisme ne nous feront pas taire.

— Tu as parfaitement raison, n'est-ce pas, camarades ? On discute, on reçoit et on digère les idées. Nous, on va t'aider à les digérer. Prends tes tracts et fais-en un rouleau bien serré, avait dit Arancibia.

— Laissez-moi retourner à l'assemblée. Les intimidations n'ont jamais résolu les contradictions au sein du peuple.

— Ne sois pas têtu, fais un rouleau, avait conseillé un brigadiste.

Et ils avaient commencé à resserrer le cercle.

Coco Aravena avait eu l'impression d'être un chrétien dans un cirque romain ; en cherchant de l'aide, il avait aperçu Cacho Salinas et Lolo Garmendia à l'extérieur du périmètre et s'était réjoui de leur voir porter le brassard des Jeunesses socialistes. Il les avait appelés à grands cris.

— Qu'est-ce qui t'arrive, Pékinois, tu as des ennuis ? lui avait dit Salinas en guise de salut.

— Vous me connaissez, vous savez que nos différences ne sont pas irréconciliables. Mon parti adhère lui aussi au mouvement des non-

alignés et nous sommes pour la non-ingérence dans les affaires internes des peuples.

— Putain, tu es drôlement intéressant, connard. Quel est le problème ? avait demandé Garmendia.

— Il n'y a pas de problème, avait dit Arancibia, c'est juste que le camarade doit digérer ses idées. Il doit donc les introduire dans son corps. Choisis : ou tu bouffes tes tracts un par un jusqu'au dernier, ou tu te les fourres dans le cul. Tu as donc deux options : par en haut ou par en bas.

Le goût de l'encre pour ronéo lui était resté dans la bouche pendant des mois.

Lucho Arancibia lui servit un verre de vin sans cesser de rire.

Coco Aravena but, la chaleur de l'alcool lui fit oublier qu'il était trempé, il prit une cuisse de poulet et éclata de rire à son tour.

— J'ai bouffé tous les tracts. Pendant longtemps ma fiancée m'a dit qu'elle avait l'impression d'embrasser Gutenberg. Bande de salauds !

— Qu'est-ce que tu fous ici, Coco ? lui demanda Garmendia.

Bizarrement, aucun scénario ne vint à l'esprit de Coco Aravena. Il se contenta de raconter les choses comme elles s'étaient passées et, tout en parlant, découvrit que Concha et lui s'étaient fourrés dans une situation dont l'issue, si elle existait, serait difficile à trouver. À la fin, il posa le revolver sur le comptoir.

— L'homme est mort, tu en es parfaitement sûr ? insista Garmendia.

Aravena acquiesça et, avec une grande économie de paroles, donna tous les détails : le coup reçu par le défunt, l'importance de la blessure à la tête et la quantité de sang qu'il avait perdu ne laissaient pas le moindre doute.

— Ta femme a descendu le spécialiste, se lamenta Arancibia.

— Lolo, maintenant qu'une fois de plus tout est foutu, dis-nous s'il te plaît ce qu'on se préparait à faire. Je veux savoir au moins dans quelle merde j'étais sur le point de mettre les pieds. Raconte-nous et après on va se tirer parce que je suis mort de froid, exigea Salinas.

Garmendia caressa son crâne chauve. Il ne se considérait même pas comme un buveur modéré et pourtant il se servit de nouveau un peu de vin.

— D'accord mais il nous faut d'abord décider ce qu'on va faire de lui, dit-il en montrant Coco Aravena qui réglait son compte à une autre cuisse

de poulet.

— C'est facile. On l'emmène au fond du hangar, on l'attache à un poteau, on sort les kalachnikovs et on le fusille. C'est la tradition, non ? lâcha Salinas.

Aravena cessa de manger pour dire qu'on n'en était pas là.

— Tout d'abord, un jugement populaire s'impose avec éléments à charge et à décharge jusqu'à ce que le camarade fasse son autocritique rituelle. Je ne sais pas si vous y avez pensé, mais la compagne du Pékinois se trouve dans un sacré merdier. La seule leçon que j'ai tirée de la défaite, c'est que nous formons une cinquième colonne puissante, celle du sectarisme. Je vous propose de nous inspirer de l'esprit des mineurs asturiens de 34, dit Arancibia.

— Et tu prétends que les militaires t'ont pété un fusible ! Tu as raison, on est vieux et foutus. Qu'il reste, décréta Garmendia.

Aravena ajouta du bois au feu et les quatre hommes s'assirent, plongés dans une quiétude inhabituelle. La pluie tombait toujours avec furie mais rien n'avait d'importance, ni le froid, ni la nuit, ni la certitude que, de l'autre côté du portail, s'étendait la ville hostile et couverte des cicatrices de ce qu'elle avait été un jour.

Salinas, accroché à son verre, se souvint d'un week-end en Galice, les choses allaient déjà plutôt mal avec Matilde et, sous prétexte de cure thermale, il était parti seul passer trois jours à Mondariz.

Arrivé au crépuscule, il s'était installé à l'hôtel mais n'avait pu trouver le sommeil et, au petit jour, il était sorti faire un tour. Tout était recouvert d'un épais brouillard, on ne voyait pas à plus d'un mètre et il s'était dirigé vers une construction métallique à peine visible. C'était un pont au-dessus d'une rivière, on ne la distinguait pas mais on entendait le murmure cristallin de l'eau. Soudain, à quelques mètres devant, il avait vu marcher une femme voûtée, entièrement vêtue de noir, et il avait eu peur, une peur passagère, brève, imprécise, et puis le bon sens lui avait dit qu'il s'agissait d'une vieille Galicienne. Il avait donc continué à marcher et, au bout d'une demi-heure, s'était étonné de ne rencontrer personne.

Le brouillard s'épaississait de plus en plus à mesure qu'il montait vers le village de Mondariz, du moins le supposait-il car, à la sortie du pont, il avait vu un panneau indiquant la direction qu'il suivait. Il entendait le bruit de ses pas sur le chemin de pierres, des pas réguliers qui,

brusquement, avaient cessé de l'être, interrompus par d'autres, ceux d'un ou deux marcheurs, peut-être davantage. Les effluves du bois fraîchement coupé, encore humide, avaient commencé à parfumer le brouillard. Il s'était arrêté, avait fermé les yeux et, en inspirant, avait reconnu le parfum de Cautín, de Cañete, de Carahue, ces hameaux perdus dans les brumes épaisses du Sud chilien. Il avait cru délirer, je suis paumé et j'ai des hallucinations, s'était-il dit. En ouvrant les yeux, il avait vu passer Fredy Taberna et l'avait interpellé : Fredy, mon frère, tu as été tué dans le Nord, qu'est-ce que tu fais en Galice ? Derrière lui venait Sergio Leiva, portant son inséparable guitare : Sergio, mon frère, toi, ils t'ont tué à Santiago, qu'est-ce que tu fais ici ? Puis il avait vu passer Lumi Videla, assassinée dans une salle de torture avant d'être jetée dans les jardins de l'ambassade d'Italie. Lumi, qu'est-ce que tu fais en Galice ? Personne ne lui avait répondu et pourtant tous étaient souriants.

Beaucoup d'hommes et de femmes étaient passés, il ne les connaissait pas mais tous étaient ses frères dans le brouillard. Sans peur ni surprise, il avait fait demi-tour pour retourner à l'hôtel. Lorsqu'il était arrivé au bout du pont, le soleil avait commencé à dissiper le brouillard et il n'avait pas douté un instant de se trouver en Galice, en Espagne, sous prétexte de cure thermale pour noyer le chagrin de son chaos sentimental dans l'eau minérale.

Il avait une autre certitude : pour les vaincus, la vie était devenue une nappe de brouillard, la brume des gens condamnés à préserver leurs plus beaux souvenirs, ces quelques années entre 1968 et 1973, marquées jour après jour par le sourire du plus militant des optimismes.

À partir de ce moment-là, Cacho Salinas s'était rappelé le sourire éternel de ses morts et s'était dit qu'aucun malheur ne résistait à un bel éclat de rire.

— Alors, vieux, crache le morceau, dit Salinas en touchant le bras de Garmendia.

— Le spécialiste était justement… un spécialiste. Il devait avoir autour de soixante-dix ans, quelques années de plus que nous, et, curieusement, nous lui devons, sans le savoir, beaucoup des choses que nous savons car il les a léguées à sa manière aux militants.

Vous vous rappelez certaines règles de la clandestinité, je suppose ; le repérage des véhicules inhabituels dans la rue, la nécessité d'avoir sur soi beaucoup de jetons de téléphone, de ne pas descendre toujours au même

arrêt, tous ces détails qui circulaient de bouche à oreille et ne figuraient dans aucun texte. Vous vous souvenez aussi des premiers braquages de banques, ou de celui du supermarché Portofino. Commis par des militants sans la moindre expérience, ils étaient pourtant parfaits, propres, sans violence et sans blessés. L'homme qui vient de mourir était derrière tous ces actes. Il n'y a pas participé, il s'est contenté de montrer comment s'y prendre. Certains l'appelaient L'Ombre.

En 1971, la droite a décidé de faire sortir illégalement des devises, il s'agissait de priver le pays de dollars et toute une série de banques ont été créées : privées, anonymes, elles servaient à réunir et à envoyer des fonds à leurs homologues de Miami. Des agents liés à la droite achetaient des dollars à des prix beaucoup plus élevés que ceux des banques centrales ou des maisons de change, les Nord-Américains avaient donné un chèque en blanc pour couler le pays. J'ai rencontré L'Ombre le 1er mai 1971 ; il s'est soudain approché de moi pendant la manifestation, m'a pris par le bras en me disant qu'il voulait me parler. Je l'ai suivi et il m'a laissé perplexe : “Je t'ai observé, tu te déplaces très bien dans la manifestation, tu sais regarder, tu établis des périmètres exacts et, si on te laisse aussi près de la scène, c'est que tu fais partie du service d'ordre socialiste, tu es donc un *eleno*. Voici une enveloppe, tu y trouveras l'adresse d'une banque secrète ; entre le 12 et le 15 de ce mois, il y aura presque un quart de million de dollars prêts à quitter le pays. Tu y trouveras aussi des instructions pour confisquer cet argent. Vous avez deux jours pour décider ou non de le faire, dans le cas contraire, je donnerai l'information au MIR. Je prendrai contact avec toi après-demain, au café *Santos*, à cinq heures de l'après-midi.”

J'ai transmis l'information à la direction de l'ELN ; ils m'ont donné l'ordre de me rendre au rendez-vous et de lui dire, oui, on va le faire. Je suis allé au café Santos, L'Ombre buvait un chocolat ; on a parlé une dizaine de minutes et, au moment où j'allais le quitter, il m'a demandé d'attendre : “En cadeau, je vais t'apprendre comment sortir d'ici sans passer par la porte.” Le *Santos* était en sous-sol, au coin des rues Ahumada et Huérfanos. On est allés aux toilettes des hommes, il a ouvert un vasistas donnant sur un conduit d'aération, on l'a suivi jusqu'à une petite trappe conduisant à un autre couloir, très étroit, couvert de fils électriques, de tuyaux de gaz et de canalisations qui nous a menés devant une porte métallique assez étroite avec un encadrement également

métallique. Les bords du cadre arrivaient à quelques millimètres du sol et ils étaient creux. Il a glissé un doigt dans le montant gauche, en a sorti une clé reliée à un ressort, a ouvert puis remis la clé dans sa cachette. Nous nous sommes retrouvés dans un espace très sombre où on entendait haleter des gens en pleine bamboula sexuelle. Ils parlaient en anglais ; elle disait *"Oh baby"* et il lui répondait *"Oh baby",* il n'y a pas beaucoup de dialogues dans les scénarios des films pornos. Nous étions dans un débarras, derrière l'écran du cinéma Roxy. On est entrés dans la salle et on est passés devant des types qui se branlaient et nous ont ignorés. On est sortis dans la rue Huérfanos par l'entrée d'une galerie commerciale ; arrivés là, il a parcouru du regard les cent mètres qui nous séparaient de la porte du café Santos. "Le jeune homme planté devant la vitrine de la pharmacie t'escorte. Dis-lui que personne ne regarde une pharmacie plus de deux minutes. Bonne chance. Ciao, *eleno."*

Un groupe opérationnel de l'ELN a confisqué ces dollars et les a remis de façon anonyme à la banque centrale. J'ai revu L'Ombre trois fois et les trois fois nous avons confisqué les dollars de ces banques secrètes. À chacun de nos rendez-vous, il m'a montré des couloirs qui permettaient de s'enfuir dans presque tout le centre de Santiago.

J'ai vu L'Ombre pour l'avant-dernière fois avant de partir en exil. Il vendait des bonbons en face d'un bureau d'état civil. "Je viens tous les jours observer les gens qui ont demandé un passeport. Bonne chance. Je vais te donner un conseil, profites-en pour étudier l'électronique car on fera la guerre avec des fils de fer et des trucs minuscules."

Et j'ai vu L'Ombre pour la dernière fois trente ans plus tard, il y a environ deux mois, quand j'ai pris possession de la maison de mes parents. Comment était-il entré ? Je ne lui ai pas posé la question, officiellement la maison était vide depuis six mois. Assis dans la cuisine, il lisait, il était plus vieux que dans mes souvenirs et buvait du chocolat d'une bouteille thermos. "Tu es négligé, la calvitie était inévitable mais cette graisse en trop, tu dois l'éliminer, marche, marche tous les jours, ça permet de penser et ça brûle le superflu. Je suis sur une affaire, tu te rappelles la récolte de dollars ? Une banque nous a échappé, le gros lot, je l'avais gardée pour mon assurance vie mais ça n'a plus d'intérêt. L'important, c'est que le banquier est mort dans les meilleures conditions : le 11 septembre 1973, en fêtant le coup d'État, il s'est étouffé avec un canapé et salut la compagnie. Le type était tellement jaloux et

méfiant que personne n'a découvert l'endroit où se trouve encore un demi-million de dollars. Les militaires ont défoncé le sol, arraché le crépi des murs, cassé le faux plafond sans trouver la cachette. Jusqu'en 1975 c'était un magasin de porcelaine, il avait l'exclusivité de la marque Lladro. Tu peux imaginer ce que sont capables de faire les militaires dans un magasin de porcelaine. Ils n'ont jamais trouvé ce qu'ils cherchaient, ils ont même utilisé des détecteurs de métaux, de chaleur, des sondes à infrarouge. Rien. Tu veux savoir pourquoi ? C'était mon œuvre, j'avais fait le plan de la cachette la plus sûre. Jusqu'en 1980, l'endroit était un salon de beauté, puis une agence de voyages, ensuite une parfumerie et depuis peu un café *topless*. Les vitrines sont couvertes d'un voile sombre, dans une semi-pénombre, quatre ou cinq filles servent le café en montrant leurs nichons et un ancien sergent reconverti en maquereau encaisse les pipes faites par les filles dans un cabinet particulier. En résumé, il y a toujours entre cinq et dix personnes, une foule. Si tu tentes le coup, il faut le faire le 16 juillet entre six et huit heures du matin."

— Mais on est le 16 juillet, fit remarquer Coco Aravena.

— L'Ombre ! s'écria Cacho Salinas, moi aussi je l'ai connu un peu avant de partir en exil, au moment où, comme tant d'autres, je parcourais les rues de Santiago à la recherche d'un contact, quelqu'un qui aurait de vraies informations et des lignes de conduite politique. Si j'ai bonne mémoire, c'était, je crois, au Llano Subercaseaux, cet immense parc qui s'étendait parallèlement à la Gran Avenida. Arnaldo Camu, le commandant de l'ELN, était déjà tombé mais quelque chose me poussait à me rendre souvent au point de contact décidé avant le coup d'État. Je me le rappelle parfaitement, tout comme je me rappelle avoir vu et évité deux camarades du service de sécurité du MIR qui remontaient la rue Santa Fe, peut-être en direction de la maison où Miguel Enríquez est mort en se battant comme un tigre. C'est là qu'il m'a abordé, il portait la salopette bleue de la municipalité de San Miguel et balayait un des chemins du parc. "À ta place, je ne reviendrais plus ici, camarade. Je t'ai vu trois jours de suite et on te remarque drôlement bien. Je me fiche du parti où tu milites mais, si la morale te le dicte, il faut faire quelque chose. C'est le temps de la défaite, le temps de compter les morts, de recommencer à zéro et surtout de garder le moral. Après-demain, à neuf heures précises, il y aura une opération sympathique. Tu tentes le coup ?"

Brisant toutes les règles de sécurité, j'ai répondu oui. Ce type avait une

bonté à l'ancienne, celle qu'on admire sur les vieilles photos de la révolution russe ou des Barbudos entrant à La Havane. Il m'a donné une adresse et j'y suis allé. L'opération sympathique a eu lieu à l'angle des rues San Rosa et Sebastopol, j'ai reconnu beaucoup de visages, des camarades du parti communiste, du MIR, des socialistes. On se regardait tous en se demandant si on n'était pas tombés dans un guet-apens. Alors, on a vu approcher un camion de livraison, un énorme véhicule chargé de pains de mie ; arrivé au coin de la rue, il a été tamponné par un camion municipal. L'Ombre en est descendu, il a braqué une arme sur le chauffeur du camion de livraison et on a compris ce qu'il attendait de nous. On s'est emparés de la cargaison et on a commencé à la distribuer aux passants. Je ne sais pas si c'est L'Ombre ou un autre de nos compagnons qui a dit "Nous sommes la Résistance, courage, camarades !" et, peu après, ils étaient toute une foule à recevoir du pain, à nous donner des poignées de main, fortes, chaudes, à nous recommander de faire attention à nous. Tout cela a duré environ dix minutes et, quand les militaires sont arrivés, il n'y avait pas une âme dans la rue, ni de pain ni aucune trace de L'Ombre.

Coco Aravena hocha la tête d'un air désolé et serra fortement les poings avant de parler :

— L'Ombre est mort par ma faute. C'est incroyable mais j'ai participé, moi aussi, à une opération sympathique. Après le coup d'État, j'étais troublé et honteux, je voyais les cadavres dans les rues et les documents de mon parti parlaient des erreurs du Gouvernement populaire et accusaient les victimes de toute l'horreur qui nous est tombée dessus. Un jour, ce devait être à la fin du mois de septembre, je me suis trouvé par hasard à Carrascal, un quartier prolo, et j'ai soudain reconnu plusieurs camarades d'autres partis. Tout s'est passé très vite, un triporteur a coupé la route à un camion de la Gasco, l'obligeant à freiner, le conducteur de la bécane a braqué… ce même revolver ! cria Coco Aravena et ses pleurs transformèrent son visage en un masque de douleur.

— Et vous avez distribué les bouteilles de gaz au nom de la Résistance, conclut Salinas.

Lucho Arancibia resservit du vin, attisa le feu et regarda les sombres plaques de zinc du plafond.

— L'Ombre est également passé par ici. Quand je suis sorti de prison, mes vieux ont organisé une veillée funèbre symbolique, celle de mon frère

Juan. L'atelier était fermé depuis plusieurs années et on avait l'intention de le vendre. Beaucoup des nôtres, les voisins, les vieux amis sont venus. C'est ainsi que je l'ai connu : il faisait partie de ceux qui entouraient mes vieux de tendresse. Il m'a appelé, m'a dit qu'il voulait me parler et nous nous sommes un peu éloignés. "Ne vendez pas l'atelier, il peut servir à beaucoup de choses, entre autres à veiller ton frère Alberto quand son corps sera retrouvé. On se reverra." Et c'est ce qui est arrivé. Plusieurs années plus tard, en 1982, il est réapparu à l'atelier. "Tu t'y connais en métaux, en soudure, en mécanique. J'ai besoin de plusieurs trucs capables de lancer une chaîne d'acier à environ cinquante mètres de hauteur. Demain tu laisseras le portail ouvert et quelqu'un apportera le matériel. Tu tentes le coup ?"

Je l'ai tenté. J'ai fabriqué des arbalètes pour propulser un grappin relié à une corde puis à plusieurs mètres de chaîne en acier. Je me suis pissé de rire, j'ai pleuré de plaisir, j'ai chanté et dansé quand les gars du Front patriotique Manuel Rodríguez ont, pour la première fois, privé de lumière la moitié de Santiago. Mes grappins volaient au-dessus des lignes à haute tension et les chaînes, en tombant sur les câbles, provoquaient de formidables courts-circuits. Ceux qui les lançaient étaient des membres des Jeunesses communistes, les enfants des morts, des exilés, des mecs foutus comme moi. Merde, Cacho, je t'ai dit de me donner une baffe si je parlais trop, dit Arancibia.

Les quatre hommes se regardèrent. Plus gros, plus vieux, chauves et la barbe blanchie, ils projetaient encore l'ombre de ce qu'ils avaient été.

— Alors, on tente le coup ? demanda Garmendia et les quatre verres ont trinqué dans la nuit pluvieuse de Santiago.

15

L'inspecteur Crespo déposa sa collègue chez elle puis rallia l'immeuble vétuste de la direction générale de la police judiciaire. Il était très inquiet et le fait de savoir qu'un homme armé se promenait dans la ville lui plaisait de moins en moins.

Il appela Concepción García. D'une voix ensommeillée, elle lui dit que son époux n'était pas revenu.

Il regarda la pendule. Il était deux heures du matin et la pluie tombait toujours. Il se rappela les vieux *serenos,* ces veilleurs de nuit solitaires qui, équipés d'une canne, d'une lanterne et d'un tas de clés, déambulaient pour donner les heures et annoncer le temps.

“Ave Maria, il est deux heures et il pleut.”

Il se demanda quand ces employés municipaux avaient disparu, s'il les avait vraiment vus dans son enfance ou s'il s'agissait seulement de ces curieuses certitudes nées par contagion en écoutant sans le vouloir l'inventaire des choses disparues.

— Qu'est-ce que tu mijotais, Pedrito ? dit-il à voix haute.

Il pensa descendre dans les sous-sols consulter les archives, des dossiers généralement illisibles, rongés par l'humidité des lieux ou grignotés par les rats, mais il rejeta aussitôt cette idée. Il savait tout et rien de Pedro Nolasco.

Les neurones de l'inspecteur travaillaient sans relâche et une photo aperçue dans le fichier des “individus dangereux” lui revint en mémoire. Un cliché de mauvaise qualité pris au cimetière central où on voyait Pedro Nolasco, à l'âge de trente ans, unique participant à un enterrement, il tirait une voiture à bras où se trouvait un cercueil recouvert d'un drapeau rouge et noir. La photo était en noir et blanc mais l'inspecteur savait qu'il devait être nécessairement rouge et noir car il s'agissait des funérailles de l'autre Pedro Nolasco, l'anarchiste qui, d'après les archives, était mort d'une balle tirée de très près, probablement un suicide même si l'arme n'avait jamais été retrouvée.

— Drôles de types, ces anarchistes, murmura l'inspecteur.

De tels hommes n'existaient plus au Chili, ils faisaient partie de l'inventaire des pertes sur lequel reposait une normalité factice, celle de deux pays totalement différents coexistant dans un même et misérable espace géographique. D'une part, le pays prospère des vainqueurs situé dans la partie orientale de la ville, celui des chefs d'entreprise qui saluaient en souriant leur voisin sénateur ou député, des productrices de télévision ou des propriétaires de boutiques de mode qui buvaient des cappuccinos sur la terrasse d'un grand centre commercial en commentant les dernières bonnes affaires commerciales de Miami, la saleté de Paris, le chaos de Rome, la puanteur de Madrid, et assuraient, en montrant d'impeccables dents blanches, qu'il n'y avait rien de mieux que de vivre au Chili. Et, d'autre part, le centre de Santiago où circulaient, tête baissée, des gens effrayés par les caméras vidéo qui les suivaient à la trace, par les carabiniers dans leurs bus verts aux fenêtres grillagées, par les vigiles contrôlant leurs passages dans les banques et les commerces. Et puis, au sud, au nord, à l'ouest, il y avait aussi les quartiers habités par la désespérance des emplois précaires, effrayés par la terrible délinquance des enfants et des adolescents qui, après s'être fait exploser le cerveau en inhalant de la coke, se transformaient en psychopathes aux airs innocents.

— Il n'y a plus d'anarchistes, soupira l'inspecteur.

Le dernier était mort en 1990. C'était un beau vieillard à la longue barbe blanche toujours vêtu d'une salopette d'ouvrier, il ressemblait comme un frère jumeau à Léon Tolstoï. Il s'appelait Clotario Blest : anarcho-syndicaliste, pacifiste, végétarien et adepte de la macrobiotique, écologiste quand personne ne connaissait le sens de ce mot, il avait fondé la Centrale unique des travailleurs, la meilleure et la mieux organisée des centrales syndicales d'Amérique latine.

L'inspecteur Crespo se souvint de l'avoir vu pendant les manifestations contre la dictature, toujours au premier rang, ou encore exigeant qu'on lui dise où étaient ces milliers d'hommes et de femmes disparus, toujours au premier rang, traîné par des policiers dont la carrure faisait ressortir encore davantage la force émanant de son faible corps. Toujours au premier rang.

Clotario Blest n'était plus là, ni la CUT. Ils faisaient partie de l'inventaire des pertes.

— Qu'est-ce que tu mijotais, Pedrito ? répéta l'inspecteur à haute voix et, au même instant, il regarda le calendrier de son bureau.

16 juillet. Il se leva d'un bond, alla jusqu'à l'ordinateur central et chercha dans la rubrique délinquance/ attaques de banque.

Le 16 juillet 1925, le grand-père de Pedrito et trois anarchistes espagnols avaient braqué la succursale Matadero de la Banque du Chili.

L'inspecteur Crespo aimait les coïncidences car la vie en est pleine. Il fallait simplement les accepter en silence, elles ne pouvaient servir d'arguments pour prendre des mesures préventives. Il fit donc la seule chose possible pour un policier troublé par une coïncidence : rien.

Il ôta ses chaussures, posa les pieds sur son bureau, ferma les yeux et murmura :

— C'est bon, Pedrito, si tu avais prévu de faire quelque chose en solitaire, il n'y a plus de raison de s'inquiéter, mais si tu avais des compères, qu'ils le fassent à ta manière et on sera quittes.

16

À cinq heures du matin, il continuait à pleuvoir mais plus finement et les quatre hommes se préparaient à quitter le hangar. Lolo Garmendia prit le revolver, vérifia la présence des six projectiles calibre 38 spécial dans le barillet et garda l'arme. Lucho Arancibia mit une massette et un burin dans un sac de sport. Coco Aravena ne cessait de se battre contre le scénariste impénitent qui l'habitait et perdit momentanément le combat :

— Les gars, même si je n'en ai pas l'air, je m'y connais dans ce genre de choses. Aux dires de Lolo, entrer ne sera pas difficile, à six heures du matin ils doivent débrancher les systèmes d'alarme pour les empêcher de sonner quand les gens empruntent le passage. Ça, c'est clair. Mais il peut y avoir des caméras, des micros à l'intérieur, je propose donc d'utiliser des mouchoirs en guise de masque pour nous cacher la moitié du visage et de parler entre nous sans nous nommer. Lolo pourrait être Mister Black, Cacho, Mister Brown, Lucho, Mister Red et moi…

Salinas l'interrompit :

— Le film s'appelle *Reservoir Dogs*. Tu es comme ça de naissance ?

— Red, comme John Reed, l'auteur des *Dix jours qui ébranlèrent le monde* ; il est enterré au Kremlin à côté de Lénine. C'était un grand camarade nord-américain mais, pour les autres, je n'ai jamais entendu parler de Black et de Brown. Ma formation politique a beaucoup de lacunes, assura Arancibia.

— Tu as besoin de ta baffe ? demanda Salinas.

Ils sortirent dans la rue Matucana à cinq heures dix du matin.

Une pluie fine tombait mais cela ne l'empêchait pas de mouiller. Ils décidèrent de prendre deux taxis pour se rendre à la Place d'Armes et de se rejoindre là-bas devant la statue de Pedro de Valdivia. Garmendia et Arancibia montèrent dans la première voiture, Salinas et Aravena dans la suivante.

À cinq heures quarante ils se retrouvèrent à l'endroit indiqué. Beaucoup de gens pressés traversaient la Place d'Armes, ils semblaient se

recroqueviller dans l'espoir stérile d'être moins mouillés, même ceux qui avaient des parapluies. Le conquistador à cheval brillait sous la pluie, la statue réclamait à grands cris un socle plus élevé pour magnifier l'expression du cavalier mais, tout comme un architecte avait supprimé les marches de la cathédrale, laissant la nef au ras du trottoir, écrasée, aplatie, définitivement laide, on avait posé Pedro de Valdivia sur un socle si bas que le seul effet obtenu était celui d'un type à cheval qui gênait les allées et venues des passants.

— Vous vous rappelez quand on était étudiants ? demanda Coco Aravena et il grimpa sur le socle, à l'arrière du monument, pour donner un baiser sonore aux testicules grandioses du cheval.

— Vraiment, chez toi c'est de naissance, dit Salinas.

— Le Pékinois a raison. Il est scientifiquement prouvé que ça porte bonheur d'embrasser les couilles du cheval, précisa Arancibia et il posa ses lèvres sur les testicules de bronze.

Les autres en firent de même.

À cinq heures cinquante-cinq du matin, ils pénétraient dans la galerie San Antonio par l'entrée de la rue Merced. Le café aux vitrines voilées d'un rideau noir s'appelait *Le Joyeux Dragon* et se trouvait exactement en face de la librairie *Le Monde diplomatique*. Garmendia pensa à L'Ombre : "L'endroit est tranquille, à cette heure de la matinée, personne ne s'arrête devant une librairie, on est malheureusement à Santiago."

En faisant levier avec le burin, Lucho Arancibia fit sauter le cadenas du rideau métallique à losanges. Ils le levèrent, ouvrirent la porte de verre et d'aluminium de la même manière, descendirent la grille et Garmendia remplaça le cadenas brisé par un autre, absolument identique.

Le Joyeux Dragon sentait le renfermé et le café. Il ne mesurait pas plus de trente mètres carrés ; devant le comptoir, cinq hauts tabourets étaient alignés, à un bout se trouvait la caisse, derrière elle la machine à café Cimbali, une étagère avec des tasses et des petites assiettes et, plus au fond, l'étroit salon particulier meublé d'un canapé en plastique à demi couvert par les minijupes des serveuses.

— Jusqu'ici tout va bien, dit Garmendia.

— Je fais du café ? susurra Aravena.

— Putain, c'est grave chez toi, murmura Salinas.

Arancibia intervint :

— Un café nous ferait du bien, si le Pékinois dit qu'il peut en faire.

— Qu'il fasse du café. Et vous, parlez, mais à voix basse. Je vais essayer de penser comme L'Ombre et je ne peux pas réfléchir si je suis tendu, dit Garmendia.

Coco Aravena sauta sur l'estrade posée derrière le comptoir et son cul se retrouva à la hauteur des yeux de ses compagnons. Il mit la machine à café en marche et servit quatre petites tasses. Garmendia s'éloigna à l'autre bout et se mit à observer attentivement un mur.

— Parlez, leur ordonna-t-il.

— Comment vous trouvez mon café ? demanda Aravena.

Arancibia lui dit d'un ton moqueur :

— Ça ne te tenterait pas d'enfiler une des petites jupes qui se trouvent dans le salon ?

— Ce café c'est de la merde, mais tu n'y es pour rien. Au Chili on ne boit pas de café, commença à dire Salinas.

— Non, on n'en boit pas, ce n'est pas dans notre culture et, dans les années soixante, c'était déjà un malheur, un traumatisme national. Chaque Chilien revenant d'Europe parlait du café qu'on servait en France ou en Italie et ça a empiré quand ceux qui étaient allés en Argentine ont raconté comme celui qu'ils avaient bu à Buenos Aires était bon. Ici, on continuait à boire du café de figues, de betteraves, c'était tout sauf du café. Au milieu des années soixante, le Nescafé est apparu et un enfoiré de bourgeois, Márquez de la Plata, a inventé le succédané national, le Sicafé, une belle merde lui aussi. À la fin des années soixante, un chef d'entreprise audacieux a décidé de créer une culture spéciale, bien de chez nous, du café et il a ouvert le premier *Café Haïti* dans la rue Ahumada. Importer un bon produit, torréfié par des gens expérimentés, ne lui aurait pas coûté de gros investissements mais non, il a fait venir un café de merde et, en compensation, a conçu une cafétéria spéciale : il l'a dotée d'une estrade derrière le comptoir, a embauché des filles du peuple bien roulées selon les goûts de la majorité – qui a toujours aimé, aime et aimera les corps baroques, c'est-à-dire les jolies grassouillettes –, il les a habillées de minijupes à vous donner un infarctus et leur a fait servir le café, un café de merde une fois de plus, mais personne ne se souciait de sa saveur ni du fait de se brûler les lèvres pourvu qu'il soit servi par ces filles sensuelles et bien en chair qui montraient leurs cuisses, et en plus il suffisait de laisser tomber une petite cuillère pour pouvoir admirer leurs fesses. À partir de ce moment-là on est devenus accros au café-gambettes.

Le *Haïti* a ouvert des succursales dans le centre. Il n'y avait pas un fonctionnaire, pas un juge, pas un député ou un notaire qui ne rêvait de ce café-gambettes. Puis le *SSS Paulo* a été inauguré et le décolleté est venu s'ajouter aux minijupes. Qui ne se souvient pas de ces jeunes filles qui, penchées sur la tasse, vous demandaient : "Vous voulez du lait, monsieur ?", et le client transpirait devant ces décolletés plus que généreux. Et puis la dictature est arrivée, camarades, la liberté de marché et les cafés à nichons ont surgi, comme celui que nous sommes en train de dévaliser, croyez-moi. Il y a eu également les cafés *happy hour,* avec nu intégral, des filles de prolétaires à poil pour le plaisir des vieux barbons. Comme nous le savons tous, la sacro-sainte liberté de marché n'a pas de limites et la morale catholique du Chili n'a donc eu aucune difficulté à accepter que les filles du peuple se prostituent. Et le café est resté une foutue merde.

— Amen, dit Arancibia.

— Silence ! ordonna Garmendia, le conduit d'aération est récent, ce modèle n'a pas plus de dix ans et cet immeuble date des années trente. L'ancien système doit se trouver dans un angle, près d'une colonne. Lucho, tape ici, indiqua-t-il en montrant un point près du plafond.

La massette à la main, Arancibia se mit à décrépir le mur ; la couche de plâtre tomba facilement, laissant voir la couleur d'une cloison de briques. Garmendia l'examina.

— Drôlement futé, L'Ombre. Ce sont des briques des années soixante-dix. Voilà pourquoi les militaires n'ont pas trouvé l'entrée du trésor. Il a recouvert le mur d'origine par cette cloison de briques. Continue à taper, Lucho.

Arancibia continua et, à sept heures quinze du matin, trouva l'entrée d'un conduit. Il y glissa la main, puis le bras, faisant tomber des rats secs, momifiés, et, dans un nuage de poussière, retira une mallette enveloppée dans du plastique.

Les quatre hommes sortirent du *Joyeux Dragon* à sept heures trente, baissèrent le rideau métallique et le refermèrent avec le cadenas.

Un type leur demanda, les yeux baissés, si le café était ouvert.

— Pas encore. À huit heures. Ces demoiselles sont en train de se préparer, lui répondit Arancibia.

Ils quittèrent la galerie par la rue San Antonio, poursuivirent leur route jusqu'à La Alameda parmi les gens recroquevillés sous la pluie et, arrivés

à Ahumada, disparurent dans une bouche de métro.

17

Incrédule, Concepción García regardait son mari. Ils s'étaient rencontrés à la porte de l'immeuble au moment où elle sortait en emportant quelques vêtements de rechange, une trousse de toilette et un exemplaire de *Berlin Alexanderplatz*. Avant de quitter Berlin, elle s'était promis de lire ce roman d'Alfred Döblin en allemand. Ce gros livre lui permettrait de rester proche de sa ville perdue, loin de la prison où elle serait sans doute condamnée à passer de nombreuses années.

— Concha, où vas-tu de si bonne heure ?

— Je vais me rendre. La police sait tout, j'ai avoué.

— Tu as avoué ? Conchita, reviens à la maison, nous allons parler et décider ensemble de ce qu'il faut dire.

— Non, Coco. Je ne veux plus d'histoires ni de films. Je ne veux plus de classiques de quoi que ce soit.

C'est alors qu'eut lieu sa première surprise : son mari la prit dans ses bras, baisa ses lèvres, ses yeux, et dit des mots totalement étrangers au Coco de toujours.

— On y va ensemble, Concha, et on dira ensemble toute la vérité.

L'inspecteur Crespo se gratta la barbe et se demanda pourquoi elle poussait davantage pendant ses nuits blanches que pendant son sommeil.

— Adelita, tu veux bien nous laisser seuls quelques minutes ?

La jeune femme sortit et il maudit l'heure où il avait cessé de fumer.

— Très bien, monsieur Aravena. Nous savons maintenant qu'après un violent échange d'opinions concernant votre indolence, votre dépression, votre désenchantement, vos désillusions, votre manque d'amour du travail et peut-être aussi de pudeur, la colère de madame a monté. Elle a jeté certaines choses par la fenêtre sans savoir que, malheureusement, quelqu'un passait dans la rue ; cette personne est morte sur le coup après avoir été touchée par un tourne-disque. Nous savons maintenant aussi que, poussé par le désespoir, vous avez imaginé un stratagème plutôt grotesque dans le but de la protéger, d'où cette fausse plainte pour vol

destinée à faire accuser des tiers.

— Oui, monsieur. Et je vous le dis une fois de plus : tout est de ma faute. Moi et ma conduite sommes les seuls coupables de ce qui s’est passé. Je vous supplie de m’envoyer devant un tribunal afin d’accomplir la peine qui me sera imposée.

— Pas si vite. Vous assurez également ignorer totalement l’identité du défunt.

— Je ne l’avais jamais vu de ma vie. Je suis volontaire pour être soumis au détecteur de mensonges ou à des injections de penthotal.

— Vous êtes un passionné de cinéma, cela ne fait pas le moindre doute. Voyons, je vous le demande encore une fois : pourquoi vous êtes-vous emparé de l’arme de la victime, pourquoi l’avez-vous cachée et pourquoi êtes-vous ensuite sorti armé ?

— Je ne sais pas. Une impulsion, je voulais la vendre.

Cette possibilité semble cohérente, se dit l’inspecteur, tout le monde cache un filou au fond de lui. Les gens volent dans les supermarchés par goût de l’aventure.

— Et une fois armé, que pensiez-vous faire dans la rue ?

— Je ne le sais pas non plus. L’idée de faire quelque chose m’est passée par la tête, je le reconnais, attaquer un commerce, une banque, une station-service. Mais je ne l’ai pas fait.

Maintenant, se dit l’inspecteur, je vais te poser la question décisive et si tu me réponds en faisant allusion à la lâcheté, je te coince, petit con :

— Pourquoi ne l’avez-vous pas fait ? Vous étiez armé, après tout.

— Parce que je ne sais pas comment on s’y prend. Dans les films, il ne pleut jamais de cette manière, les bandits ne sont pas trempés jusqu’aux os, morts de froid. Et, par-dessus le marché, je ne sais pas me servir d’une arme. Je me suis assis dans un parc pour réfléchir et je n’y suis même pas arrivé. Laissez partir ma femme, s’il vous plaît, et faites de moi ce que vous voudrez. Je suis venu me rendre.

Le pire dans ce métier, c’est de déterminer l’étroite ligne de démarcation entre un délinquant et une victime du hasard. Et ça, on ne vous l’apprend pas, à l’école de police. Si ce type s’était présenté sans le revolver en prétendant l’avoir jeté dans la rivière ou dans une poubelle, au risque de me tromper je ne l’aurais pas cru.

L’inspecteur prit le revolver, constata qu’il était parfaitement graissé, renifla le barillet, alors parvint à ses narines l’incomparable odeur

d'amande de l'huile Remington disparue des commerces dans les années soixante pour être remplacée par des solutions à base de silicone. Il fit basculer le barillet et regarda à travers le canon. Les stries montraient des imperfections produites, peut-être, par le passage de balles de mauvaise qualité, des balles artisanales, en plomb, fabriquées par des armuriers clandestins, comme celles qu'il avait retirées du barillet, de vieilles balles qui, une fois tirées, laisseraient des traces de limaille dans les minuscules rainures visibles au premier coup d'œil au point de rendre l'arme inutilisable et même dangereuse pour le tireur.

— Vous pouvez partir, monsieur et madame Aravena.

Concepción García eut un mouvement de stupeur, son mari fit mine d'ouvrir la bouche mais l'inspecteur leur montra la porte du doigt.

Il les vit sortir main dans la main, bâilla et appela son adjointe.

— Adelita, me ferais-tu l'honneur de prendre le petit-déjeuner avec moi ? Allons à *La Selecta*.

Ils parcoururent en silence les quatre cents mètres qui les séparaient de l'énorme boulangerie-cafétéria située en face du Marché central. Là, ils s'installèrent à une table du deuxième étage et l'inspecteur commanda deux petits-déjeuners complets avec œufs au plat, jus de papaye et fougasses tout juste sorties du four.

— Vous avez quelque chose à me dire, inspecteur ?

— Adelita, nous savons toi et moi des choses dont on ne peut pas parler à haute voix ; enquêtes classées à la suite d'ordres venus de très haut, criminels en liberté parce que les preuves de leur culpabilité se sont perdues, assassins, violeurs de tous les droits et de la dignité des personnes non seulement libres mais récompensés par des postes importants dans les grandes entreprises ou dans le corps diplomatique. Si ces deux-là ont commis un délit, c'est celui de revenir au Chili. Ce qui s'est passé, c'est un hasard tragique, un accident, rien de plus. Nous savons tous les deux comment fonctionne la justice dans notre pays, ils auraient passé des mois, des années en prison avant d'être condamnés par un juge à une amende ridicule.

— Votre comportement est très peu orthodoxe.

— Oui, tu as parfaitement raison. Mais j'essaie d'être juste même si un poulet doit se contenter d'arrêter des suspects. Pendant que je parlais avec eux, j'ai vérifié le revolver de Pedrito. Une vieille arme, avec des stries au canon visiblement endommagées. Et je me dis que, sans le

vouloir, ils lui ont rendu service : si Pedrito avait l'intention d'utiliser cette arme, au deuxième tir elle lui aurait explosé dans les mains et les esquilles cherchent toujours les yeux. Tu imagines un anarchiste aveugle ?

— Vous savez, inspecteur, quand j'étais sur le point d'obtenir ma plaque, l'école de police nous a emmenés à la Villa Grimaldi pour effectuer un exercice dans un endroit couvert de traces. J'ignorais l'existence de cette vieille demeure, ce à quoi elle avait servi, les gens qu'on y avait torturés, assassinés ou fait disparaître. Je ne crois ni aux fantômes ni aux visions et pourtant on respirait là des choses terribles et je me suis sentie mal. À un moment donné, je me suis éloignée de mon groupe et, sans le vouloir, j'ai entendu une femme qui racontait qu'elle avait été internée là. C'était une femme belle et fragile, j'ai appris plus tard qu'elle était écrivain, et elle racontait l'horreur qu'elle avait vécue avec beaucoup d'autres prisonnières. Bizarrement, il n'y avait aucune rancœur dans sa voix mais de la douleur, une douleur dépourvue de haine, pleine de dignité, une douleur que j'ai trouvée belle, moi qui ai grandi pendant la dictature en entendant tous les jours des propos haineux. Je me suis approchée d'elle et je lui ai dit : je suis inspecteur de police et, en mon nom et au nom de l'institution que je représente, je veux vous demander pardon pour toutes vos souffrances. Jamais cela ne se reproduira, je vous le jure.

Elle m'a regardé gentiment, m'a demandé mon âge et, quand je lui ai dit que j'étais née en 1973, elle m'a prise dans ses bras : "Ce n'est pas de ta faute, tu as les mains propres." Je suis avec vous, inspecteur.

— C'est paradoxal, Adelita. Tu fais partie de la première génération de flics capables de donner de la dignité à notre travail. Et c'est peut-être la dernière. Bientôt on annoncera la privatisation de la police et tout ce en quoi tu crois sera laissé aux mains de mercenaires.

Le vieil inspecteur et sa jeune adjointe se regardèrent dans les yeux. Ils y virent ce que les chroniqueurs de faits divers et les distributeurs de médailles appellent la satisfaction du devoir accompli mais qui, en vérité, se nomme la fierté de se dire "je tente le coup" et de faire son devoir.

18

Cher eleno : peut-être liras-tu cette lettre écrite il y a plusieurs années et déposée à l'endroit où tu l'as trouvée, la dernière fois où je suis entré dans la planque du trésor pour m'assurer que tout était en lieu sûr et retirer quelques dollars, pas beaucoup, juste le nécessaire pour subvenir aux besoins d'un combattant solitaire et vieux garçon. Je n'entrerai pas dans les détails à propos de la manière dont je m'y suis pris mais imagine un déguisement de maçon et tu seras dans le vrai.

Si nous étions ensemble il y a quelques heures, tu sais donc que je suis mort, les bulletins d'informations vont parler d'un vieux qui s'est fait sauter la cervelle dans un taudis de moralité douteuse et j'imagine que tu te poseras beaucoup de questions.

Beaucoup de mes ancêtres se sont suicidés ; je suis un anarchiste, je décide donc librement de mettre fin à mes jours. Paul Lafargue (lis Le Droit à la paresse,) *et aussi Laura Marx se sont donné la mort pour éviter l'humiliation de la vieillesse. Au Chili, le père du mouvement ouvrier, Luis Emilio Recabarren en a fait de même quand il a découvert qu'en apportant au parti communiste le travail réalisé par tant de personnes au prix de tant de vies, il renonçait à l'origine libertaire des meilleures idées en les soumettant à la volonté de gens prêts à sacrifier la liberté pour obtenir le pouvoir. La liberté est un état de grâce et on n'est libre que pendant qu'on lutte pour elle. Mon grand-père paternel a été l'un des premiers anarchistes chiliens, ouvrier typographe, il m'a appris à lire dans Cervantès et Tolstoï et a participé de façon anonyme à d'innombrables actions contre le pouvoir. Un jour, il a souverainement décidé de dire adieu à l'existence pour ne pas être un obstacle sur ma route. Il l'a fait avec ce même revolver que je vais utiliser pour n'être plus un homme mais une ombre du chemin.*

Nous, les anarchistes, nous tombons sans tapage, nous ne sommes pas enclins à la publicité. Quand tu liras cette lettre, si c'est le 16 juillet et s'il est plus de neuf heures du matin, cela voudra dire que la police aura

reçu une missive contenant le plan détaillé du Joyeux Dragon. *Ils soulèveront le comptoir, arracheront le carrelage et tomberont sur la petite trappe où se trouve le coffre-fort. Il ne contient pas d'argent mais certains documents avec les numéros de plusieurs comptes bancaires en Suisse, ouverts entre 1974 et 1980. Les titulaires, tous des militaires aujourd'hui à la retraite, devront s'expliquer sur l'origine de ces fonds qui, comme par hasard, correspondent aux horreurs comptabilisées dans un cahier. Il y a là le partage du butin dans tous ses détails : maisons appartenant aux victimes d'exécution, véhicules reçus en échange d'un sauf-conduit pour quitter le pays, objets d'art pillés et vendus à de prestigieuses galeries européennes, actions cédées pour sortir des centres de torture, bijoux offerts pour la "reconstruction nationale" et, surtout, pots-de-vin. En 1995, une "main anonyme" a fait parvenir au gouvernement les photocopies de virements bancaires effectués par l'armée sur le compte de l'un des fils du dictateur pour un montant de trois millions de dollars, à peine un dixième de ce que la police va trouver aujourd'hui. C'était le moyen de savoir si on pouvait faire confiance à la démocratie chilienne retrouvée. Nous connaissons la réponse : Pinochet a fait sortir les troupes dans la rue et ces chèques n'ont jamais existé.*

C'est pour moi une satisfaction de supposer que, pendant que tu lis cette lettre, mon corps sera encore étendu dans cet endroit minable, mais je serai peut-être déjà à la morgue pour ne pas gêner le travail de la police.

Tu t'interrogeras sur les raisons de mon geste. Un homme reconnaît la fin de son chemin, le corps envoie des signaux, le merveilleux mécanisme qui permet de rester intelligent et vigilant commence à avoir des ratés, la mémoire fait tout son possible pour le sauver et embellit ce que tu voudrais te rappeler de manière objective. Ne fais jamais confiance à la mémoire car elle est toujours de notre côté ; elle enjolive l'atrocité, adoucit l'amertume, met de la lumière là où régnaient les ombres. Elle a toujours une propension à la fiction.

De toute façon j'allais bientôt mourir. C'est pourquoi j'ai emporté le revolver, je ne l'ai jamais utilisé ; cette action devait être propre, silencieuse comme toutes celles auxquelles j'ai participé. Le seul coup de feu de ma vie devait servir à me rendre hommage.

Tu te demanderas aussi pourquoi je t'ai choisi. La réponse est assez

simple : je t'ai remarqué pendant une manifestation, tu avais peur mais tu acceptais ta peur, tu ne te la cachais pas. Les gens courageux n'existent pas, il y a seulement ceux qui acceptent de marcher coude à coude avec leur peur.

Si rien n'est venu contrecarrer mes plans, ceux qui nous ont accompagnés doivent se trouver à tes côtés. Dans la mallette, il y a presque un demi-million de dollars en billets de cinquante et de cent. Soyez prudents, ils ont été émis avant 1974. Changez le strict nécessaire pour vous tirer d'affaire, ne modifiez pas vos habitudes de manière trop voyante. Je vous suggère de faire un voyage dans le Sud en changeant de petites sommes dans chaque ville, plus tard vous pouvez partir à l'étranger, cela vous permettra de sortir jusqu'à dix mille dollars du pays. Ne faites pas confiance aux banques, gardez cet argent sans cesser de penser que le grand paradoxe de la fortune, c'est qu'elle entraîne des problèmes.

Finalement, tu t'interrogeras sur mon insistance à vouloir que les choses se passent précisément aujourd'hui, le 16 juillet. C'est un anniversaire personnel.

Si personne ne lit cette lettre, si je l'écris en vain et si la vie a contrarié mes plans, je l'accepte. Mais si, en démolissant ou en réhabilitant l'immeuble, ces mots tombent entre les mains d'un ouvrier du bâtiment, eh bien profites-en, camarade.

ÉPILOGUE

On dit qu'à la sortie de la galerie San Antonio, un aveugle chantait : *Madame, là où, comme ma mère dit qu'on le dit partout, l'eau et le vent disent qu'ils ont vu un guérillero*.

On dit qu'un inspecteur de police et sa jeune adjointe furent les premiers à arriver au *Joyeux Dragon*.

On dit qu'à dix heures du matin les cinq jeunes serveuses portaient déjà leurs minijupes rouges et l'ex-sergent reconverti en maquereau balayait des restes de plâtre et regardait, ébahi, le trou creusé dans un angle de la salle, tout près du plafond.

On dit que quelques minutes plus tard arrivèrent d'autres inspecteurs de police avec des pelles et des pioches ; ils transportèrent le comptoir, la machine à café dans la galerie, et obligèrent les filles à sortir non sans s'être préalablement couvertes à cause du froid de juillet.

On dit que l'inspecteur reçut un appel urgent, des ordres venus d'en haut lui demandant de mettre les scellés sur les lieux du méfait et de ne rien toucher avant l'arrivée d'une autorité investie des pleins pouvoirs.

On dit que l'inspecteur traversa la galerie, entra dans la librairie *Le Monde diplomatique* et demanda s'ils avaient un annuaire de la presse.

On dit que son adjointe appela sans tarder les journaux, les radios, les télévisions et, aussitôt, une mer de micros, de caméras, de lumières, de magnétophones, une multitude de stylos entrèrent en action en toute hâte.

On dit que quand les “huiles” arrivèrent, l'inspecteur lisait à haute voix le contenu d'un registre comptable. Il répétait des noms connus, mentionnait des chiffres alarmants.

On dit que le matin de ce 16 juillet, il avait cessé de pleuvoir sur Santiago.

---

[1] Un des surnoms de Carlos Gardel. (*Toutes les notes sont du traducteur*.)

[2] Personnage picaresque de la mythologie populaire d'Amérique latine.

[3] Membre de l'ELN (*Ejército de Liberación Nacional*, Armée de libération nationale).

[4] Boisson rafraîchissante à base de blé concassé et d'abricots secs.